

PER
P-79

**prêtres
et
laïcs**

NOVEMBRE 1973
VOL. XXIII

9

DOSSIER

Marxiste et chrétien ?

prêtres et laïcs

REVUE DE PASTORALE POUR LE MONDE OUVRIER

Comité de rédaction

Jacques Lemay, o.m.i., directeur
Hubert Coutu (J.O.C.), Lorenzo Lortie (M.T.C.)
Claude Lefebvre (C.P.M.O.)
Paul-Emile Charland, o.m.i., secrétaire à la rédaction

Relations extérieures

Mlle Claudette Côté

Abonnement: \$5.00 pour un an; \$9.00 pour deux ans; \$0.75 le numéro

Adresse: 1201, rue Visitation, Montréal 133, Qué. Canada
Téléphone: (514) 524-1188

Courrier de la deuxième classe — Enregistrement n° 0220.
"Frais de port garantis si non-livrable".

Imprimerie Notre-Dame (O.M.I.), Richelieu, Qué.

EDITORIAL

- Marxiste et chrétien? *Prêtres et Laïcs* 522

DOSSIER

- Comment j'ai rencontré le marxisme au Québec
Les questions qu'il me pose *Table ronde* 523
- Le marxisme comme instrument d'analyse
et d'action *Yves Vaillancourt* 533
- Diverses interprétations de la "grille"
marxiste *Jérôme Régnier* 539
- Réponse aux questions *J.R. et Y.V.* 554
- Christianisme et analyse marxiste
Document du Nord-Est du Brésil 557
- Commentaire *Jérôme Régnier* 566
- La théologie des colonels au Chili *Interview* 568

EXPÉRIENCE PASTORALE

- Sortir de l'Eglise pour y entrer *Guy Boulanger* 572

LE COURRIER DES LECTEURS

- La solidarité vécue *Alain Deslandes* 579
- Le chômage et ses conséquences *Carole Lamoureux* 581

- RECENSIONS 582

Marxiste et chrétien ?

Un homme peut-il être à la fois marxiste et chrétien? La question n'est plus étrangère à notre vie ouvrière québécoise: elle se pose à un nombre de militants de jour en jour plus nombreux. Une session d'étude réunissait dernièrement un certain nombre d'entre eux, laïcs, religieuses et prêtres. Leur engagement quotidien les ont déjà familiarisés avec une grille d'analyse de la société qui s'inspire de l'enseignement de Marx; leurs combats pour la justice les ont amenés aux côtés de militants marxistes. La question, pour eux, n'est plus hypothétique: "la lutte des classes est une réalité, pouvons-nous rester en dehors?"

Une meilleure connaissance de cet instrument d'analyse de la société, qu'est le marxisme, s'imposait donc aux participants: nous l'avons demandée à Yves Vaillancourt et à Jérôme Régnier. Deux interprétations du marxisme sont possibles, dont l'une, celle de Roger Garaudy, n'est pas incompatible avec la foi chrétienne.

Comme méthode d'analyse, le marxisme relève de l'observation de la réalité socio-économique: il n'a jusqu'ici rien à dire pour ou contre la Foi. Lorsqu'il veut se présenter comme l'explication dernière de la destinée de l'homme, il sort du champ scientifique qui est le sien pour devenir une pseudo-religion, issue du scientisme du XIX^e siècle. A ce sujet, le chrétien a quelque chose à dire à la lumière de sa Foi.

Pour illustrer la possibilité d'être chrétien et d'utiliser l'analyse marxiste de la société, nous avons pris comme exemple la Lettre des évêques du Nord-Est du Brésil: elle s'inspire d'une vision de l'homme que n'accepteraient sûrement pas les marxistes doctrinaires, mais d'une analyse et d'un engagement politiques que ne renierait sans doute pas Marx lui-même. La position de l'Eglise à l'égard du marxisme n'est plus celle d'il y a 15 ans. L'aiguillon du marxisme est en train d'opérer chez bon nombre de chrétiens une conversion évangélique.

PRÊTRES ET LAÏCS

Comment j'ai rencontré le marxisme au Québec

Les questions qu'il me pose

TABLE RONDE

Les 10 et 11 septembre, le C.P.M.O. organisait une rencontre sur le marxisme avec Jérôme Régner¹ et Yves Vaillancourt². L'invitation s'adressait "à ceux qui, dans leur travail ou leurs engagements, se réfèrent à l'analyse ou la pensée marxiste, ou encore qui sont en lien avec des personnes qui s'en inspirent". Un très grand nombre de personnes auraient sans doute été intéressées, mais il a fallu réduire la participation à 25.

Un tour de table nous a permis de mieux connaître l'action de la pensée marxiste chez nous et les questions qu'elle pose aux chrétiens. Pour le moment, nous avons préféré garder aux participants leur anonymat. N.d.l.r.

Montréal

1. Dès le début de mon arrivée dans le quartier, je me suis vu confronté avec des personnes marxistes. Après deux ans, on est arrivé à des conflits. Les trois événements les plus marquants qui ont motivé ma participation à cette session sont les suivants:

a) — En 1971, lorsqu'il a été question de l'autoroute Est-Ouest, il y avait tout un mouvement de contestation devant un projet qui allait déloger 12,000 familles. Après avoir fait des pressions avec les groupements populaires, l'animateur social nous dit: "L'autoroute ne peut être empêchée, alors qu'allons-nous faire devant cette situation? Allons-

nous continuer de contester ou bien nous occuper de former un comité de citoyens pour pouvoir défendre nos droits de relogement?" On a formé un comité de citoyens et c'est là que le conflit est arrivé quand des personnes marxistes ont dit qu'il ne fallait pas travailler dans ce sens-là, que nous mettions par terre le mouvement de contestation qui voulait vraiment défendre le bien des citoyens. Nous étions accusés de rendre les gens encore plus dépendants.

b) — L'an dernier, quand il s'est agi pour le Centre communautaire d'entrer dans le Bill 65, nous avons vécu un durcissement de conflits. Les gens qui se disaient marxistes voulaient résister complètement, alors que la population désirait des services. Les gens ont eux-mêmes décidé, à la Corporation, d'entrer dans le Bill 65 et, à travers les services, de politiser la population afin de changer plus tard ce qu'ils ne pouvaient pas accepter aujourd'hui. Durcissement du conflit qui a amené des mises à pied et des dénonciations de la "mafia religieuse" qui rendait dépendants les citoyens. Ce fut très dur à vivre.

c) — Je suis actuellement sur un comité d'habitation avec 5 personnes sur 7 qui étaient dans ces conflits. Jeudi prochain nous avons à nous dire pourquoi nous voulons faire partie du comité et dans quel intérêt, parce que chacun travaillait avec des intérêts bien particuliers.

Ce que j'attends de la session c'est de savoir, dans les réunions ordinaires comment avancer et non pas suivre des décisions prises d'avance; comment dans les situations que j'ai vécues arriver à fonctionner avec eux. Je suis moins intéressé à discuter du système capitaliste qu'à m'unir à des personnes et à faire quelque chose avec elles.

2. Je travaillais au C.L.S.C. avant qu'il soit formé, et les luttes que nous y avons menées nous ont tous marqués; on était acculé à choisir si on était de la gauche ou de la droite. J'avais suivi des cours en doctrine sociale où on avait présenté la théorie marxiste; mais tant qu'on ne vit pas avec des gens qui pensent de cette façon, cela reste bien théorique. Quand on est amené à vivre avec des gens qui ont d'autres idées que les nôtres, on est vite en confrontation.

J'attends de cette session des éclaircissements sur la doctrine marxiste. Est-ce qu'elle a évolué; où en est-on actuellement? Est-ce encore la théorie de "la collectivité contre l'individu"? Nous sommes

appelés à travailler ensemble; alors il me faut apprendre à être avec eux en les respectant, en reconnaissant qu'ils ont des valeurs et que nous en avons nous aussi. Trouver une base commune d'où l'on pourrait faire quelque chose ensemble. J'ai rencontré un de ceux-là qui se référait à l'Évangile; alors, comment pouvoir se dire à la fois marxiste et à la fois intéressé à vivre pleinement l'Évangile?

3. J'ai vécu les mêmes conflits comme vicaire en paroisse. Je participe au Service d'Économie Familiale et à la St-Vincent-de-Paul, qui sont des services de dépannage. Quand on est avec des groupes qui ont d'autres idéologies et qu'on analyse ces services, ils sont vus comme les complices de la société: on bouche des trous, on met des "patches". Nous sommes ainsi toujours remis en question: j'aimerais éclaircir cette situation. De plus, je travaille à la formation des groupes: comment présenter une vision de la société à travers différentes idéologies dont le marxisme? J'aimerais avoir une grille, non pas tellement d'analyse et d'évaluation, mais d'approche, c'est-à-dire: quels sont les liens que nous pouvons avoir avec eux?

4. Le conflit au C.L.S.C., je l'ai vécu entre deux idéologies: ceux qui ont une vision marxiste et ceux qui ont une vision chrétienne. Ce conflit s'est concrétisé dans la lutte entre le collectif et l'individu. Au début, dans le comité-santé, nous étions bons amis; le jour où ils ont vu que je refusais le jeu de charrier les gens en leur faisant faire des choses qu'ils ne comprenaient pas, à ce moment-là ce fut fini, je n'ai plus compté pour eux.

Au Centre communautaire il y eut des renvois de gens de la gauche; certains autres ont démissionné par solidarité. Parmi les gens de l'autre groupe plusieurs ont démissionné, n'en pouvant plus de l'atmosphère qui régnait. Depuis cette disparition des gens de gauche, j'ai l'impression qu'il n'y a plus rien que se fait au niveau du quartier. On essaie de s'organiser uniquement avec les gens qui travaillent au Centre dont la plupart sont de l'extérieur.

La question que je me pose: Est-il possible de travailler avec des marxistes, comment et à quelles conditions? En réalité, ce n'est pas la

population qui est marxiste, mais il y a dans le quartier des gens qui sont des intellectuels ou qui se sont intellectualisés et qui mènent les autres en voulant les amener à ce qu'ils ont jugé, eux, être la bonne solution.

5. Vicaire en paroisse, je fais partie d'un comité de citoyens qui a travaillé beaucoup pour mettre en place un C.L.S.C. qui correspond aux besoins des gens du quartier. Mais en travaillant avec les représentants du gouvernement on se rend compte que, même s'ils sont de bonne volonté, ils ne peuvent rien changer parce qu'ils sont esclaves du système. Nous sommes pris entre deux feux: ou bien nous faire enlever nos organisations populaires, ou bien lutter pour les conserver. Il y a des choses qui doivent changer: mais comment, par quels moyens? Si l'analyse marxiste est un moyen, comment la posséder suffisamment pour qu'elle puisse être conforme à l'esprit évangélique que bien des personnes vivent? Si elle est un moyen, il ne faut pas qu'elle devienne une fin et nous rende esclaves. Un socialisme chrétien, est-ce possible?

Le plus difficile, c'est comment respecter les gens dans le changement; parce que les gens veulent le changement, mais en autant que ce ne soit pas toujours eux qui paient la note. Face au changement, il y a trois catégories de gens: il y a les indifférents pour qui la situation est satisfaisante ou irrémédiable; il y a ceux qui veulent changer tout en respectant les personnes, même s'il faut aller lentement; il y a enfin ceux qui veulent changer les choses rapidement, parfois au détriment des personnes. Le conflit entre ces derniers est autre chose qu'un conflit idéologique.

6. Depuis 7 ans que je suis engagé avec des gens dans la transformation du milieu ouvrier. Mes premiers contacts avec des marxistes ont été avec les animateurs de "University Settlement" de McGill qui travaillaient dans le quartier du Mile End. Ce furent les premiers avec qui j'ai pu travailler à transformer le milieu d'une façon organisée; ils étaient marxistes sans au point de départ s'identifier comme tels. Beaucoup d'entre eux venaient de l'extérieur et regardaient du côté des curés pour obtenir de la collaboration parce que nous avions

du personnel et de l'équipement communautaire. C'était opportun pour commencer leur action, mais graduellement on a pris conscience que c'était une idéologie qui les poussait: le désir de faire disparaître la société telle qu'on la connaissait et les institutions qui la maintenaient en place. Nous étions assez d'accord avec eux sur la transformation de la société, mais peut-être pas d'une façon si radicale, plutôt par le biais d'une réforme.

Le deuxième temps de mon expérience se situe dans la Petite Bourgogne. Là, l'animation sociale avait une autre forme, peut-être parce qu'elle avait été récupérée par l'Eglise. Il y avait des regroupements de citoyens et la participation d'une foule de personnes. J'ai senti qu'on essayait de servir le milieu plutôt que de se servir du milieu. Il y avait moins de marxistes à l'œuvre dans les associations; le milieu était tellement diminué que ce n'était pas intéressant pour eux d'y faire du travail. Les seuls groupes que j'ai vu s'identifier comme marxistes, c'était des groupes de passage comme le "Comité Ouvrier" animé par des étudiants d'université qui ont dû retourner en classe.

Je me pose des questions en pensant que les gens qui ont le plus travaillé à transformer le milieu ont été des marxistes; ce sont les seuls qui sont arrivés d'une façon virulente et qui ont réussi à transformer quelque chose: dans cela il y a quelque chose de bon. J'aimerais avoir une meilleure connaissance de leur formation et de leurs méthodes de travail; une collaboration est-elle possible pour arriver à transformer une société qui est déjà condamnée? Est-ce avec des gens comme les marxistes qu'il faut le faire? Enfin, qu'est-ce que nous devons mettre comme ressources et comme personnes pour y arriver?

7. Je m'occupe d'éducation des adultes depuis 5 ans dans la Petite Bourgogne et j'ai le goût de rencontrer des gens engagés dans un processus de changement pour réfléchir ensemble à partir d'une idéologie qui s'appelle le marxisme. Il me serait utile de la comprendre davantage, mais ce qui m'intéresse surtout c'est de voir quelle idéologie nous sommes nous-mêmes les représentants. Parce que, autant on peut se poser des questions sur le marxisme, autant on peut s'en poser sur la sorte d'idéologie que nous transmettons nous-mêmes, souvent à notre insu. Je vis dans une communauté chrétienne nullement ouverte aux réalités sociales et au processus de changement: comment cela se

fait-il? Est-ce que cela correspond véritablement à la nature du christianisme ou si c'est le communisme qui y correspond davantage?

8. Animateur social depuis plusieurs années, j'ai eu souvent l'occasion d'être en contact avec des gens qui travaillaient à la transformation sociale, à la prise de conscience dans le milieu; beaucoup d'entre eux s'identifiaient clairement comme des marxistes. Plusieurs de ces gens-là, avec qui j'ai travaillé, je les ai bien appréciés. Nous pouvions nous dire des bêtises mutuellement, mais il y avait beaucoup de collaboration. J'ai découvert de nombreuses richesses chez eux: un grand idéal, de la générosité, un désir réel de changement mais pas pour en profiter eux-mêmes. Ce qui ne veut pas dire qu'ils ne faisaient pas des choses dégeulasses; je pense en particulier à un jeune du milieu, très en contact avec le "Comité Ouvrier", un garçon très ordinaire; il me dit: *"Penses-tu que c'est vrai que dans la société il y a à peu près 95% du monde dont il ne faut pas tenir compte parce que ce sont des "suiveux", et qu'il n'y a que 5% du monde qui sont capables de comprendre les problèmes; que c'est avec eux qu'il faut travailler, les autres, on les charrie et il faut qu'ils suivent"*. Ça ne m'était jamais apparu aussi clairement l'attitude que pouvaient avoir des gens devenus marxistes qui travaillaient dans un milieu comme le nôtre où c'est vrai que des gens sont mal pris.

Dans la Petite Bourgogne, 70% des gens sont complètement dépendants et attendent tout de la société. Cette société dans laquelle nous sommes, moi aussi je la trouve inacceptable et il faut la transformer radicalement. Quels moyens allons-nous prendre? Pendant plusieurs années j'ai travaillé dans la ligne du réformisme, de l'évolution, de la mise sur pied de services... L'an dernier, avec un groupe de personnes, on a essayé de faire l'inventaire de ce qu'on avait fait pour voir ce que cela avait donné. Notre analyse a été extrêmement négative: on arrive dans un cul de sac avec l'approche par les services, on finit par faire avec les gens des consommateurs et à les rendre de plus en plus dépendants: quand ils ont obtenu le service ils s'en retournent chez eux.

A la fin de cette réflexion nous avons décidé de nous retirer complètement de cette approche des services et d'aller beaucoup plus dans le sens d'une prise de conscience de ce qui se passe dans la société: quelque chose de moins apparent comme action mais qui va davantage

dans le sens de l'éducation, un instrument privilégié dans le processus de transformation sociale. Dans ce sens, la session m'intéresse beaucoup car j'ai tendance à ne plus croire à l'approche réformiste et à croire qu'il faudrait systématiquement provoquer des heurts sociaux pour ébranler progressivement la société, pour la faire s'écrouler. Mais quand j'affirme cela je me sens mal à l'aise parce que je dis: les gens, là-dedans, qu'est-ce qu'ils deviennent? C'est pourquoi je compte sur l'échange que nous allons avoir pour apporter des éléments de réponse.

9. Cela fait plusieurs années que j'ai constaté l'exploitation quelque peu exagérée de ceux qu'on appelle la classe ouvrière. Aussi bien ici qu'ailleurs le parti communiste, qu'il soit officiel ou clandestin, a toujours été aux premiers rangs de la lutte pour que cette exploitation soit combattue. J'ai vécu les conflits que vous avez décrits et moi aussi j'ai été classé parmi ceux qui font partie du "pouvoir religieux". Dans le fond, ce qu'ils attaquaient c'était les institutions religieuses. S'il y a des gens avec qui je ne suis pas d'accord parmi ceux qui se disent marxistes, il y en a aussi avec qui je ne suis pas d'accord dans ce qu'on appelle l'Eglise. J'ai appris que c'est vrai la lutte des classes; et si c'est vrai, il faut que je sois dedans. S'il faut choisir, je suis à gauche. J'aimerais qu'ensemble, les chrétiens, nous fassions une véritable analyse politique de ce qui se passe au Québec et à quel endroit nous nous situons.

Hull

10. C'est à partir du travail et du chômage que j'ai étudié un peu plus l'économie capitaliste et le problème des classes; et à ce point de vue, l'analyse marxiste m'a rejoint bien davantage que la lettre des évêques. Mais il y a une question que je me pose: le marxisme est-il seulement une science ou s'il est aussi un humanisme? Comme science, on ne se chicane pas; c'est seulement lorsqu'il s'agit de traiter les hommes que l'on n'est pas d'accord.

La lutte des classes, est-ce aussi simple que l'on dit: ceux qui ont les moyens de production et ceux qui ne les ont pas, et l'exploitation des uns par les autres? La libération et le salut, qu'est-ce que

cela veut dire pour un chrétien et pour un marxiste? Quel est le bout de chemin que l'on peut faire ensemble? On semble dire que le christianisme est pour la personne et que le marxisme est pour les masses: qu'en est-il dans l'Évangile?

11. Pour moi, la lutte des classes est un fait évident: j'aimerais voir comment elle se réalise ici, en 1973, dans une société de consommation. De plus, j'aimerais participer à l'élaboration d'une stratégie de lutte qui mène vraiment à un changement de structures, non simplement une réforme, mais qui ne laisse pas la majorité des gens en arrière. Au niveau de la religion et du christianisme, l'Église a été pour moi source d'aliénation par les valeurs anciennes qu'elle nous prêchait; elle a été à l'encontre d'une véritable libération. Ce qui est fatigant, c'est que je suis chrétien et que je veux le rester.

12. J'ai l'impression de ne pas avoir une bonne idée du marxisme à travers ceux que j'ai rencontrés. Au début, mes premiers contacts avec eux m'ont fait peur: ces gens-là voyaient l'Église comme une ennemie à abattre, et j'étais moi-même prêtre. Je me suis rendu compte plus tard qu'il y avait autre chose dans le marxisme que des conflits de personnalité et le peu que j'en ai appris m'a posé question, entre autres celle de la lutte des classes. Je travaille avec des gens dans les comités de citoyens pour qui le marxisme et le communisme font peur: j'aimerais le connaître d'une façon plus dégagée.

Face à mes convictions chrétiennes, la lutte des classes me pose question: je me dis qu'il me faut être dedans, mais je n'ai pas encore fait le joint entre l'Évangile et elle. Je n'ai pas encore réussi à me situer face aux conflits. Je crains une certaine réduction du christianisme au marxisme, je pense que c'est mal les connaître, mais je suis convaincu qu'ils ont des points de rencontre.

St-Hyacinthe

13. Je vis et travaille avec des gens qui sont marxistes et qui savent que je suis chrétien; chose curieuse, je n'ai pas de problème avec

eux, au contraire, je les estime et je trouve qu'ils m'interpellent beaucoup. Ce sont des gens qui sont prêts à aller au bout et qui visent l'efficacité, et je trouve que c'est une valeur. Ce sont peut-être les gens de St-Hyacinthe qui veulent le plus de changement. Quand je lis la lettre des évêques du Brésil³, je me dis que ça fait longtemps que mes compagnons marxistes vivent cela, ce n'est pas nouveau pour eux.

Je voudrais connaître mieux le marxisme; c'est une méthode d'analyse derrière laquelle il y a une idéologie: j'aimerais savoir à quel moment elles se séparent, les conflits que cela pose. Par rapport à l'action et à l'analyse de la société, je ne vois pas de problème; c'est seulement au point de vue de la Foi que ça peut poser des problèmes, mais je n'ai jamais eu d'échange avec eux à ce sujet. Quels sont les dangers ou les faiblesses possibles de la pensée marxiste?

Je n'ai pas senti qu'ils ont charrié les gens. Est-ce parce qu'ils ont des objectifs précis et qu'ils savent ce qu'ils veulent que l'on dit qu'ils charrient? Mais nous aussi nous avons des objectifs? Comment faire comprendre, non aux marxistes mais aux chrétiens, que les deux peuvent travailler ensemble; ils nous acceptent mais ce sont les chrétiens qui ne les acceptent pas. Il me semble qu'il y aurait avantage à travailler ensemble et qu'ils auraient beaucoup à nous apporter.

J.O.C.

14. Depuis 4 ou 5 ans, la J.O.C., comme la plupart des groupements sociaux, a évalué son efficacité: devant la nécessité du changement social, quels moyens allons-nous employer? Je suis disponible à être marxiste, mais j'aimerais en rencontrer de vrais pour voir ce qu'ils peuvent m'apporter. L'expérience du mouvement jociste nous montre que dans la mesure où on élargit la vision et qu'on regarde au plan politique et global, dans la même mesure on est désamorcé dans notre combat quotidien. Est-ce qu'on peut s'attendre du marxisme qu'il nous

¹ Jérôme Régner, professeur à l'université de Lille (France) vient au Québec depuis plusieurs années; il a accepté d'animer une autre session sur le marxisme au printemps. Pour de plus amples détails, communiquer avec le C.P.M.O., 1584 rue Panet, Montréal 133.

² Yves Vaillancourt est coordonnateur du "Centre coopératif de recherche en politique sociale" dont le siège social est au 6920 rue Papineau, Montréal 330.

apporte une pédagogie ou si c'est à nous de l'inventer. Quand on utilise la méthode marxiste est-ce qu'elle nous stérilise ou si on est capable d'être inventif. Quels sont ses bons côtés et ses faiblesses?

15. J'aimerais qu'on mette en parallèle l'espérance des chrétiens et le rêve des marxistes.
-

La pénétration du marxisme au Québec a été assez rapide et s'est faite à partir de la crise d'octobre '70. Depuis 3 ans on a vu le marxisme comme instrument d'analyse pénétrer d'une façon progressive et anonyme beaucoup d'organismes qui étaient marqués par un autre type d'analyse et d'action. On pourrait citer de nombreux exemples: les centrales syndicales (la Fédération des Services C.S.N., le conseil central de Montréal C.S.N., certains secteurs de la F.T.Q., l'exécutif du syndicat des professeurs C.E.Q.), les groupes d'économie familiale A.C.E.F., les avocats populaires de l'A.D.D.S., les débats autour de l'implantation des C.L.S.C...; certaines régions du Québec sont plus avancées, comme au Saguenay-Lac-St-Jean, en Abitibi, dans les zones prioritaires de la ville de Québec. Tous sont aux prises avec le problème de l'analyse marxiste de la société; c'est un processus irréversible et d'autant plus rapide qu'il a été réprimé par l'idéologie capitaliste.

Voici un échantonnage des questions:

- 1) A quoi bon la mise sur pied des services s'ils ne débouchent pas sur des changements ou sont récupérés?
- 2) Comment faire des liens entre une élite éclairée à former et la conscientisation des masses?
- 3) Quelle est cette analyse marxiste et comment cet instrument peut-il être utilisé dans le contexte québécois?
- 4) Comment cheminer avec des marxistes qui semblent parfois très radicaux et peu respectueux des personnes?
- 5) Un chrétien peut-il être bien dans sa peau tout en étant marxiste?

Le marxisme comme instrument d'analyse et d'action

Quelques caractéristiques

YVES VAILLANCOURT

Sans prétendre être complet dans son intervention, nous avons demandé à Yves Vaillancourt de présenter aux participants de la session la "grille d'analyse marxiste"; on trouvera à la fin quelques éléments de bibliographie qui permettront de compléter ces informations. N.d.l.r.

Notes préliminaires

1. Dans la mesure où je m'adresse d'abord à des chrétiens engagés du côté des travailleurs, du côté de leurs luttes et de leurs organisations, j'aimerais rappeler que toute militance du côté des travailleurs suppose deux choses intimement interreliées:

a) Une *utopie*, une passion pour un type d'homme et de société nouveaux qui motive, dynamise, soutient l'engagement, donne une direction positive à la lutte et joue le rôle de norme pour évaluer de manière critique les mécanismes de la société actuelle.

b) Une *méthode scientifique d'analyse et d'action* qui permet à la passion de l'homme nouveau d'être efficace, d'avoir des dents sur l'histoire, c'est-à-dire de tenir compte des vraies causes des problèmes sociaux et des conditions objectives nécessaires pour solutionner ces problèmes.

Ici, il est question exclusivement d'une méthode d'analyse et d'action qui se présente comme scientifique: la méthode marxiste.

2. Quand on parle du marxisme, il importe de distinguer deux niveaux, même si la séparation entre les deux n'est pas nécessairement étanche:

a) Le niveau du marxisme pris comme *matérialisme dialectique*, i.e. comme conception de l'homme et de la société (utopie) impliquant une façon de voir les rapports homme-nature et les rapports des hommes entre eux. C'est à ce niveau que se situe la question de l'athéisme.

b) Le niveau du marxisme pris comme *matérialisme historique*, i.e. comme instrument pour analyser correctement et transformer efficacement la société. Ici nous nous occupons seulement du marxisme en tant que matérialisme historique.

3. La naissance de la théorie marxiste (avec Marx) et son développement (spécialement avec Lénine et Mao-Tsé-Toung) n'ont aucun sens si l'on ne voit pas le fait qu'ils ont été l'œuvre d'*intellectuels-militants*, i.e. d'intellectuels organiquement liés aux travailleurs et à leurs luttes. C'est parce qu'il a été lié à la révolution allemande de 1848, à l'Internationale de 1864 et à la Commune de Paris de 1870 que Marx a pu lui-même perfectionner constamment sa théorie en tenant compte des faits.

La principale caractéristique du Marxisme comme méthode

Un trait capital de la méthode marxiste d'analyse et d'action c'est que, dans le but d'expliquer le fonctionnement d'une société concrète, qu'elle soit de type esclavagiste, féodal, capitaliste ou socialiste, elle va droit à *l'organisation du travail*, à l'organisation de la production des biens matériels, à *l'organisation de l'économie*.

En réaction contre les philosophes idéalistes allemands comme Hegel et compagnie qui l'avaient beaucoup marqué dans sa jeunesse, Marx met en garde contre le slogan voulant que ce sont les idées qui font l'histoire. Il constate que beaucoup d'idées trouvent leurs racines dans les faits matériels plutôt que vice-versa. En ce sens, la compréhension correcte d'un édifice social global passe par la reconnaissance du fait que la base, *l'infra-structure de l'édifice* se situe au niveau économique; les autres niveaux, politique, juridique et idéologique apparaissent comme des *super-structures* qui s'expliquent principalement en référence avec la base économique.

En présentant l'économie comme la variable lourde, la théorie marxiste n'en fait pas pour autant un déterminisme unilatéral. Si c'était le cas il n'y aurait pas d'émergence possible de révolutionnaires dans une société de type capitaliste. Au contraire, les rapports entre l'infrastructure et les super-structures sont *dialectiques*, dans le sens que le développement idéologique et le développement de l'organisation politique peuvent avoir un impact sur l'évolution du mode de production et vice-versa.

D'où l'importance, dans une perspective marxiste, de poser en priorité des questions au sujet de l'infrastructure du genre des suivantes :

- Comment est organisée dans cette société concrète, à ce moment-ci, la production des biens matériels permettant aux hommes de se nourrir, de se vêtir, de se loger, de se transporter d'un lieu à un autre, de se détendre, etc.? C'est la question du *mode de production*.
- Dans le processus de travail, quels rapports s'établissent entre les hommes? Quels rapports y a-t-il entre la *force de travail* et les *moyens de production* (matières premières et toutes ces choses qui directement ou indirectement permettent de transformer la matière première en produit final comme le terrain, l'électricité, le chauffage, le local, les instruments...)? Est-ce que ces rapports sont de propriété ou de non-propriété? Est-ce que les travailleurs détiennent les moyens de production? Est-ce que les travailleurs contrôlent la production? Est-ce que les rapports entre les hommes sont des rapports de coopération ou d'exploitation?
- Ces questions et d'autres permettent de déterminer les *rapports de production* et de mesurer le degré de démocratie économique découlant de ces rapports. Et le degré de la *démocratie économique* annonce pour une bonne part le degré de démocratie que l'on retrouve au niveau politique et culturel.

Méthode marxiste et société capitaliste

Appliquée à une société capitaliste, la méthode d'analyse permet de dévoiler à la fois *l'existence* et *la cause* de rapports de production caractérisés par *l'exploitation* d'une classe par une autre. Bien qu'elle

trouve son fondement au niveau économique, cette exploitation se répercute aux niveaux politique et idéologique.

1. Le fondement de l'exploitation se trouve d'abord au niveau de la production des biens matériels et des services, dans les rapports qui s'établissent entre deux classes fondamentalement opposées.

a) La *classe capitaliste* qui a la propriété privée des moyens de production et par là contrôle le processus de production (quoi produire, comment, à quel rythme, dans quelles conditions, etc.) et s'approprié les fruits de la production.

b) La *classe ouvrière* et, plus largement, la classe des travailleurs (si l'on inclut les salariés des entreprises financières et commerciales liées aux entreprises industrielles) qui en ne possédant que leur force de travail sont obligés de la vendre aux détenteurs de la production.

Le rapport entre ces deux classes en est un de *domination* et d'*exploitation* dans la mesure où une classe, minoritaire, dirige le processus de travail et, en retour d'un salaire qui ne représente pas la valeur du travail effectué par les travailleurs, cherche à accaparer la plus grosse *plus-value* possible, i.e. la plus grande quantité de travail non payé.

Les intérêts des deux classes sont opposés dans la mesure où :

a) l'intérêt des capitalistes est de continuer à exploiter les travailleurs pour continuer à profiter de leur situation de privilégiés, i.e. à accumuler du capital;

b) l'intérêt des travailleurs est dirigé à détruire cette situation d'exploitation, i.e. à supprimer la propriété privée des moyens de production. Il est dans leur intérêt de détruire les exploités en tant que tels, sans les détruire comme personnes pour autant.

Précisons qu'au niveau économique, entre les deux classes fondamentalement opposées il y a des *fonctions intermédiaires* qui peuvent osciller d'un côté ou de l'autre dans certains cas (contre-maître, gérants, responsables des ventes, personnel de secrétariat, etc.).

2. Au niveau *politique* les rapports entre les deux classes fondamentalement opposées se retrouvent. La domination des capitalistes sur les travailleurs au niveau économique trouve des conditions de maintien au niveau politique dans la mesure où des rouages institutionnels comme l'appareil exécutif, l'appareil législatif, l'appareil judiciaire, l'appareil répressif (armée, police) sont contrôlés par des représentants de la

classe capitaliste. Si les travailleurs ont une tradition de lutte et de solidarité, ils auront des organisations de classe comme les syndicats, des organisations de quartier, peut-être un parti politique à eux.

3. Au niveau *idéologique* (fabrication et diffusion des idées, influence des comportements) on retrouve le même rapport de force: forts de leur domination sur le terrain économique, les capitalistes contrôlent fortement les instruments à fonction idéologique comme le système d'éducation, le système de communication (T.V., radio, journaux, revues), le réseau des organisations artistiques, culturelles, religieuses... Là encore, si les travailleurs ont une tradition de lutte et une conscience de classe ils auront leurs journaux, leurs radios, leurs centres de formation et de recherche et, par là, une capacité de créer des zones libérées où leur point de vue est représenté dans l'Eglise, l'Ecole, les stations de télévision et de radio d'Etat, les organismes de coopération internationale, etc...

Le concept de lutte des classes

Le moment est venu de préciser que les rapports capitalistes-travailleurs ne sont pas statiques mais dynamiques et que leur développement quotidien prend la forme d'une *lutte des classes* qui se déroule au niveau *économique* (grèves, occupations d'usines, coopératives), *politique* (nouvelles lois, création de nouvelles organisations, mobilisations, manifestations) et *idéologique* (meilleure utilisation des instruments existants ou création de nouveaux instruments). C'est dans cette lutte sur les trois terrains que les travailleurs s'affaiblissent ou se renforcent dans leurs rapports avec les capitalistes.

Si cette lutte des classes s'intensifie, elle donne l'occasion aux gens des classes intermédiaires surtout au niveau des super-structures (artistes, journalistes, curés, étudiants, professeurs, techniciens, scientifiques, fonctionnaires, etc.), d'osciller du côté des travailleurs. D'où l'évolution possible d'instruments comme le C.P.M.O., la revue "Prêtres et Laïcs", la revue "Relations", S.U.C.O., Développement et Paix, l'I.C.E.A., la C.E.Q., etc.

La question de la lutte des classes nous mène à celle de *la transition du capitalisme au socialisme* et du marxisme comme instrument d'action autant que d'analyse. Cette transition suppose une détermination de la société visée *au niveau de la base économique* (appropriation sociale des moyens de production, contrôle des travailleurs, plan d'ensemble de

la production), *au niveau politique* (une organisation politico-juridique et une direction politique dans lesquelles les intérêts des travailleurs sont déterminants) et *au niveau idéologique* (de nouvelles idées, de nouvelles valeurs, une nouvelle société dans lesquelles les intérêts des travailleurs ont un impact déterminant).

Pour favoriser le passage du capitalisme au socialisme, la méthode marxiste permet de mettre de l'avant certaines conditions, entre autres le principe de *l'autonomie organisationnelle et idéologique des travailleurs*. Il faut que les travailleurs cessent de compter sur des outils faits pour servir des intérêts de classe autres que les leurs. Il faut qu'ils aient des syndicats à eux, des partis politiques à eux, des moyens de communication à eux. Il faut qu'ils en viennent à diriger eux-mêmes leurs organisations et à forcer les petits-bourgeois qui veulent faire alliance avec eux à venir le faire sur leur terrain à eux. Cette condition est importante parce que très souvent des organisations, tout en étant à composante ouvrière, sont habitées par le point de vue d'une autre classe; c'était le cas, par exemple, de la C.T.C.C. des origines.

Eléments de bibliographie

KARL MARX, *Le Capital*, Livre I, édition Garnier-Flammarion, Paris 1969, 699 pages. (Les notes d'introduction d'Althusser, pp. 7-30, méritent une attention spéciale).

MARTA HARNECKER, *Los conceptos elementales del materialismo historico*, éditions "siglo veintiuno", Mexico, 1969, 341 p.

LUCILLE BEAUDRY, *Guide de recherche à l'intention des militants*, Centre coopératif de recherche en politique sociale, Montréal 1972, 75 p. (Le 2^e chapitre sur le cadre général d'analyse de la société est directement dans le sujet).

MARTA HARNECKER et GABRIELA URIBE, *Cahiers d'éducation populaire*. Ces cahiers publiés d'abord au Chili sont traduits par le Secrétariat Québec-Amérique latine et 4 des 7 cahiers sont présentement disponibles au Centre de formation populaire. Il s'agit d'une présentation à la fois rigoureuse et vulgarisée du Marxisme comme instrument d'analyse.

Centre de formation populaire, *Le monde du travail et les classes sociales*, texte polycopié, Montréal 1972, 13 p.

CÉLINE SAINT-PIERRE, *De l'analyse marxiste des classes sociales*, texte polycopié, septembre 1972, 28 p. (disponible au Centre de formation populaire).

Diverses interprétations de la "grille" marxiste

Jérôme RÉGNIER

La question a été posée au cours de cette session, en raison du terme souvent évoqué maintenant par certains au Québec: interpréter notre société au moyen de l'analyse "scientifique" que permettrait "la" grille marxiste. Les organisateurs de la session m'ont demandé de "situer" cet aspect dans le contexte général, philosophique et historique du marxisme, et particulièrement du marxisme le plus représentatif, et de loin, à savoir le "marxisme leninisme", inspirateur aussi bien du communisme que du "gauchisme".

Ce qui me frappe le plus, après de longues années d'étude des textes et des contacts avec des marxistes (surtout européens, évidemment), c'est la *complexité* du système marxiste, où l'on trouve diverses "grilles d'analyse" — le lecteur fidèle de cette revue pourra se reporter à une brève présentation des "5 thèses", dans le numéro de Février 1972, p. 104-105 —; et même, où l'on trouve aussi diverses "pentes" d'interprétation: les marxistes s'opposent souvent entre eux, de manière irréductible. Il n'y a pas "une" science marxiste comme il y a une science physique...

Cependant, ce rapide survol des positions diverses, s'il montre au croyant certaines difficultés fondamentales pour être chrétien et totalement marxiste-léniniste¹, est très stimulant: au-delà de certaines simplifications naïves et même archaïsantes, qui reprennent à la lettre

¹ M. Georges Marchais, chef du P.C. français, est d'accord avec Paul VI pour dire que la "théorie" marxiste est en effet inconciliable avec la Foi. R. Garaudy, se rapprochant du christianisme, a été considéré comme un "idéaliste" et exclus du Parti communiste.

une analyse que Marx faisait il y a 125 ans..., la "grille marxiste" oblige à une réflexion approfondie sur notre système social, étudié dans ses structures plus que dans ses apparences.

Reprenons point par point les divers aspects du système, dans l'esprit que nous venons d'exprimer.

1. Matérialisme dialectique et lecture des conflits

La "*dia mat*", selon le terme célèbre dans les pays de l'Est européen, enracine le système d'analyse marxiste dans la "Dialectique de la Nature", célèbre ouvrage d'Engels (1820-1895), collaborateur et vulgarisateur de Marx (1818-1883), particulièrement mis en valeur par Lenine et Staline². Que dit cette thèse "évolutionniste", fortement inspirée de Darwin et de sa célèbre "struggle for life", très à la mode précieusement vers 1880?

Elle propose une grille de lecture très différente de celle de "*l'aliénation*" de l'homme que prônait celui que les marxologues appellent "le jeune Marx", antérieur à 1845, très marqué encore par l'influence "idéaliste" de ce géant de la "philosophie de l'Histoire" qu'était son maître Hegel. Une grille de lecture, inspirée de l'"aliénation" humaine, part de l'idée (humaniste) de *l'homme mutilé*, opprimé, "aliéné", rendu étranger à lui-même, par exemple en raison d'un travail abrutissant ou de sa dépendance totale du chef d'entreprise: le conflit, issu de cette constatation du "malheur" de l'homme, (ce que Hegel appelait "la conscience malheureuse") va nous mobiliser pour libérer l'homme de sa servitude et lui rendre la "maîtrise" de lui-même.

Par contre, la "*dia mat*" a une toute autre origine: critiquant ce système de pensée comme "idéaliste" (on a un "idéal" humain en tête...), Engels et Lenine ont rattaché la lutte des classes à la "lutte" qu'on trouve déjà bien avant l'homme, et même avant l'animal ou le végétal: une "dialectique", c'est-à-dire une transformation tantôt lente et quantitative (la glace qui réchauffe peu à peu et passe de 20° à 31°...: c'est

² Se reporter à la petite brochure populaire de ce dernier, intitulée "*Matérialisme historique et dialectique*", qui a été répandue dans tous les partis communistes mondiaux à des millions d'exemplaires.

l'exemple donné par Staline), tantôt brutale et qualitative (la mutation "révolutionnaire": à 32°, la glace solide se transforme d'un coup en liquide, comme à 212°, en vapeur), *une dialectique donc existe déjà dans la matière*, dès l'origine. Quand l'homme apparaît, la même "loi dialectique" continue de marquer l'évolution des sociétés et la lutte des éléments contraires: la "lutte des classes" (capitalistes et prolétaires, comme l'eau et le feu!) est lente par instants, mais finalement aboutit toujours à une rupture révolutionnaire, seul passage possible à une nouvelle forme sociale... L'origine profonde de la lutte, ce n'est pas l'oppression de l'homme (encore que cela en soit la forme actuelle), mais les lois de la nature dont l'homme est un élément. Ce n'est pas au nom de "l'humanisme" *utopique* que nous luttons, c'est au nom des "lois scientifiques" de l'évolution qui imposent cette attitude révolutionnaire.

Voilà les deux "pentes" possibles du marxisme:

- *sa pente "humaniste"*: un chrétien peut s'y retrouver, si l'on parle d'"aliénation" à dénoncer...
- *sa pente "scientifique"* (au sens d'Engels et Lénine): là, toute transcendance humaine (toute subjectivité, dit Garaudy) est supprimée au profit d'un *évolutionnisme matérialiste* datant de la fin du XIX^e siècle. L'aliénation est un terme récusé par cette famille marxiste (de très loin majoritaire), alors qu'il revient souvent sous la plume actuelle de Garaudy, comme des philosophes timidement contestataires qui, en Pologne, en Hongrie, à Prague, essaient d'"humaniser" le scientisme officiel des pays marxistes de l'Est, très anti-personnalistes comme nous le savons. Je ne pense pas d'ailleurs que ce lourd positivisme, si archaïque, séduise encore beaucoup de vrais "scientifiques" qui étudient l'évolution de la matière et de la vie. Comme le dit R. Garaudy, l'usage qui en est fait est surtout "polémique" et permet aux dirigeants de ces pays de ne pas remettre en cause leur pouvoir totalitaire!

2. Matérialisme historique, grille de lecture sociologique

C'est la célèbre thèse sur la "base réelle" de la société, que Marx a très clairement définie lui-même à plusieurs reprises, spécialement en 1857 dans son "Introduction à la critique de l'Economie Politique",

sorte d'avant-projet du "Capital". Le fil conducteur de ses recherches, dit-il, c'est l'affirmation du primat de l'homme comme producteur: toutes les formes sociales, tous les divers aspects de la société considérés autrefois autonomes, dépendent en fait radicalement de l'état des "*forces de production*" (la technique, par laquelle l'homme maîtrise la nature) et les "*rapports de production*" que cette technique engendre³. Cette "base", ou "*infrastructure*" que constituent à une certaine époque la technique et l'économie, soutient un étage supérieur, une "*superstructure*", constituée par tous les autres secteurs de la vie sociale: la mentalité d'une époque, ses formes de vie religieuse, familiale, son Droit, son organisation politique (ce qu'on résume très sommairement en parlant d'"idéologie" et de "politique"), sa morale, son système éducatif...

C'est le fameux "retournement" cher à Marx; la dialectique de Hegel marchait sur "la tête", car Hegel expliquait la dynamique sociale par l'action de l'"Esprit" humain (phénoménologie de l'Esprit); Marx la "remet sur ses pieds" en expliquant l'"homo sapiens" par l'"homo faber"! Ce ne sont pas les idées qui mènent le monde, c'est le combat de l'homme travailleur qui domine peu à peu la nature par ses techniques et "produit" ainsi l'existence sociale. Malheureusement, les "rapports de production" entre les hommes ne suivent pas sans conflits l'heureux progrès de la technique⁴. Ainsi, le machinisme moderne qui a supplanté l'outil "privé" de l'artisan solitaire, crée une "*production sociale*" de l'existence, c'est-à-dire tout simplement un travail en commun à la manufacture, au super-marché, dans l'agriculture même... L'exploit de Lindberg traversant l'Atlantique en 1927 sur un avion rudimentaire était individuel; mais c'est une communauté de 200,000 personnes qui a permis les premiers pas sur la lune d'un cosmonaute dont chaque mouvement était surveillé à Houston par des centaines de techniciens. Malheureusement, les "rapports économiques" dans ce cadre communautaire restent dominés par la *propriété privée des moyens collectifs de production*: un "propriétaire patron" du super-marché embauche 300 employés salariés qui n'ont rien à dire sur la gestion et les béné-

³ Les relations de la société économique: patrons et travailleurs par exemple, à l'époque d'une technologie où les hommes travaillent ensemble, et non plus séparément comme au temps de la technique artisanale.

⁴ Voir la thèse N° 1, "dialectique matérialiste": toute évolution passe forcément par une "rupture" révolutionnaire, c'est la loi "scientifique" du progrès.

fices de l'entreprise et reçoivent simplement leur salaire en échange de leur "force de travail", entièrement subordonnée au pouvoir du "capitaliste-patron". Là est la "tension", le conflit essentiel de la société humaine: technique collective — propriété individuelle.

En effet, toute la "superstructure" (Etat, Eglises, Institutions, Mentalité) s'édifie en fonction de ce mode "capitaliste" (comme en d'autres temps, "féodal") de production industrielle. Puisqu'il y a propriété "privée", tout est "privatisé": la mentalité est individualiste ("chacun pour soi"), l'Etat ne s'occupe que des droits de l'homme individuel, la religion devient aussi individualiste, l'école est "concurrentielle" (chaque élève pour son compte "contre" les autres...). Plus grave: cette superstructure ainsi secrétée à partir des modes capitalistes de production, devient *protectrice* de ces privilégiés lors des contestations naissantes qui veulent une "économie sociale" (socialiste) au lieu de la propriété privée, pour correspondre à une technologie devenue sociale... Ainsi, la "classe dominante" utilise-t-elle l'Etat (ses lois, son code, sa police, son armée, son parlement, et même les élections!) pour se défendre, elle influence "l'idéologie" par ses mass-media, etc. Même l'Eglise est un bon "gendarme spirituel" (ou "opium du peuple") pour maintenir les peuples dans l'obéissance et la résignation, les yeux levés vers un ciel qui les détourne de la terre et de ses conflits.

Cette "grille de lecture" appelle au moins deux séries de remarques:

— D'abord, elle attire l'attention sur *la relation de "l'humanisme" et du "travail"* que nos études classiques ou théologiques de naguère avaient presque entièrement omise. Nous étions des "idéalistes", des "moralisateurs"... Jacques Maritain, récemment décédé, thomiste très ouvert, disait de cette vision de Marx qu'elle était une excellente réaction, une "aperception vengeresse de la causalité matérielle"...! C'est bien dit! Le cultivateur change de mentalité quand il passe de l'âge du cheval à l'âge du tracteur... et le Québécois aussi quand il passe de l'âge rural à l'âge industriel. Cette grille de lecture nous fait mettre ensemble des phénomènes qui nous croyions totalement indépendants (technologie et théologie, par exemple): merci à Marx...

— Mais une équivoque demeure: en fait, *deux "grilles"* sont possibles, selon deux "pentes" d'interprétation de cette découverte:

— Ou bien l'infrastructure est considérée comme un des facteurs *fondamentaux* (non exclusifs) qui forment l'esprit, la politique,

la religion d'une civilisation: dans nos sociétés modernes, l'économie a une influence majeure qui "colore", modifie, oriente en effet cette "superstructure"... Cela, un chrétien "personnaliste" peut très bien l'admettre: C'est même l'occasion de réfléchir à toutes nos "complicités" avec "l'ordre établi" qui est si souvent l'écrasement "structurel" des pauvres ou du Tiers-Monde...: silence conservateur masqué par nos "charités" individuelles... Le thème a été largement et heureusement développé en nos temps contestataires.

- Ou bien — seconde pente possible — l'infrastructure est considérée comme *déterminant* toute la superstructure, c'est-à-dire comme l'explication *toujours dernière* de tous les comportements de l'Etat, de la religion, du nationalisme, etc. Même s'il y a des divergences entre une vision étroite de ce déterminisme⁵ et une vision plus "dialectique" et moins mécanique des rapports entre les "étages", insistant plus sur le va-et-vient, des chocs en retour, une certaine "causalité réciproque" (ainsi Althusser, en France), cependant la très grande majorité des marxistes affirme, avec Althusser, que toujours "le facteur économique est dominante en dernière instance".

Ce qui revient à dire que l'Etat démocratique, par exemple, *n'est que* l'expression des privilégiés oppresseurs: on pourrait donc (il faut même) supprimer ces "pauvres conquêtes": élections, parlements, droits de l'homme, existence d'une presse critique, d'une opposition... Le "déterminisme économique" justifie la "dictature du prolétariat", et sépare ainsi les marxistes des socialistes qui, eux, estiment (en Angleterre, en Suède, en France, en Allemagne...) qu'il faut garder cette démocratie née sous le capitalisme certes, mais qui n'obéit pas seulement à "l'expression de la classe dominante": détruire le capitalisme, oui, mais sauver la démocratie, comme le voulaient les Tchèques en 1968 au printemps de Prague. "Un socialisme à visage humain".

⁵ La théorie stalinienne, selon laquelle la superstructure n'est que *le reflet* de l'économique: ainsi le roman, la peinture, devaient en URSS refléter la victoire du socialisme, être "réaliste", "positive". Picasso, c'était la société capitaliste pleine de drame! Le style "pompière" en URSS est aussi catastrophique que chez nous l'académisme néo-gothique ou saint-sulpicien.

Si tous les historiens soulignent maintenant l'importance de la causalité économique, les vrais scientifiques de l'histoire répugnent à la mettre toujours en dernière instance dans un faisceau de causes! Certains conflits s'expliquent par l'économique; d'autres, pas essentiellement (ainsi la guerre de 1914). Dire par exemple que les Canadiens-français répugnèrent à se battre au côté de l'armée britannique en 1939-45 parce qu'ils étaient contre l'impérialisme français ou anglais... est-ce vraiment "scientifique"?

Un chrétien, de son côté, peut très bien admettre, je crois (la Foi n'en est pas juge!), la première pente "fondamentale"; mais je crois qu'admettre la seconde pente "déterministe" c'est finalement refuser le primat de notre Foi, la transcendance de la révélation en Jésus-Christ (qui n'est pas une sorte de Spartacus). Ceci précisé avec force, il reste au chrétien à se remettre en cause, lui et son Eglise, en étant très stimulé par ces analyses marxistes: les chrétiens ont été très souvent les alliés "objectifs" d'un capitalisme écrasant. Que font-ils pour le Tiers-Monde? Paul VI a nettement condamné le capitalisme international dans "Populorum Progressio"...

3. Une grille d'analyse économique: les contradictions du capitalisme

On sait que Marx a été beaucoup plus "critique du capitalisme" que "prophète du socialisme": après sa découverte des principes du matérialisme historique, il s'est attaché toute sa vie⁶ à "décrypter" les lois scientifiques qui conduisent le capitalisme à sa perte en raison de ses contradictions sans cesse accrues: prolétarianisation, paupérisation, baisse tendancielle du taux de profit (plus-value), crises économiques de plus en plus graves.

Si l'on veut éviter la fastidieuse lecture du "*Capital*", la brochure *Salaires, Prix et Profits* donne déjà une bonne idée de la "grille". L'idée fondamentale est la contradiction toujours croissante entre la gestion capitaliste et le progrès technologique.

⁶ Sauf peut-être à la fin: certains marxologues estiment même qu'il était assez découragé, et il n'a publié en 1864 que le 1^{er} volume du *Capital*: les trois autres furent publiés par Engels après la mort de son ami.

En effet, la domination absolue du propriétaire sur le salaire, lui permet de prélever sur le fruit du travail un profit, une "plus-value" que Marx chiffre souvent, dans ses exemples, à la moitié de la valeur produite. Ainsi, le salarié qui travaille 12 heures reçoit un salaire qui correspond à sa production de 6 heures: ce qui est le salaire minimum pour refaire sa "force de travail" (besoins élémentaires et procréation-éducation de nouveaux travailleurs) alors qu'il devrait être payé double, pour son travail intégral... Cette exploitation du travailleur, c'est la "plus-value", le profit capitaliste: pour le maintenir, on verse toujours un salaire minimum (paupérisation).

Que fait le capitaliste de cet argent? Dans l'ensemble, une fois déduite sa consommation, il le ré-investit: il remplace ses machines. Mais celles-ci, dans une période d'inventions incessantes, ne cessent de se perfectionner et augmentent la "productivité" du travail: avec ces machines améliorées, il suffira de la moitié du personnel antérieur pour fabriquer la même production. Or, selon Marx, si le nombre des salariés diminue pour une production constante, le "profit" patronal va diminuer dans la même proportion puisque ce profit provient de l'exploitation des heures de travail! Si la machine demande moitié moins d'hommes, moitié moins d'heures de travail, le profit diminue de moitié...: loi de "baisse tendancielle du taux de profit" (contradiction du capitalisme et du progrès technique).

Pour maintenir son profit, que faire? Impossible de baisser les salaires déjà au minimum! On peut accélérer les cadences: la limite vient vite... Le plus simple c'est de doubler son entreprise en "avalant" celle du concurrent voisin: ainsi on retrouve le même nombre d'ouvriers qu'avant! D'où: *concentrations* capitalistes (jusqu'aux monopoles, trusts...) et en même temps, augmentation du nombre des prolétaires. "Les bourgeois créent eux-mêmes leurs propres fossoyeurs", dit le Manifeste Communiste de 1848: la classe ouvrière devient de plus en plus nombreuse, et la classe bourgeoise de plus en plus petite...

Peut-on "l'enterrer" tout de suite? Patience, dit Marx (et encore plus Lénine): la révolution active (praxis) doit intervenir seulement

Cf "Que faire?" (1903): création du Parti "bolchevik", c.à.d. non "social-démocrate; et en 1917, "L'Etat et la Nation".

quand une bonne analyse (théoria) démontre que le capitalisme est assez affaibli (voir ci-dessous): et son affaiblissement c'est la fatale "crise" économique. En effet, le progrès technologique accroît sans cesse les richesses, les biens proposés sur le marché — au moment même où le processus de prolétarianisation, de paupérisation des masses s'accroît aussi (par tous les patrons, commerçants, agriculteurs, ruinés par la concentration et qui deviennent salariés). *Crise*: les biens restent sans acheteurs, le chômage augmente, les usines s'arrêtent; alors intervient l'action révolutionnaire: après la préparation lente de la révolution (ex. la glace qui se réchauffe jusqu'à 31°), il y a la rupture finale, le capitalisme s'effondre pour laisser place au socialisme, comme la glace qui disparaît à 32° pour laisser place à l'eau...

Du temps de Marx, certainement, cette analyse était proche de la réalité. Mais les syndicats sont nés, et protègent le salaire...; et les capitalistes se sont aperçus, avec Ford en 1936, que les hauts salaires étaient nécessaires dans une "société de consommation" (non prévue par Marx)... Lénine a alors rajeuni la thèse en parlant dès 1916 de "*l'impérialisme, stade suprême du capitalisme*": grâce à la trahison de "l'aristocratie syndicale" et de la social-démocratie (c.a.d. des socialistes non marxistes), le capitalisme a relevé le niveau de vie du monde ouvrier en Occident, le profit étant pris désormais sur le Tiers Monde pillé. Mais la même contradiction se poursuit "scientifiquement": dès que la crise (la guerre souvent!) éclatera entre pays impérialistes, ou entre Occident et Tiers Monde, ce sera la fin dernière ("stade suprême" disait Lénine en s'opposant à la marxiste Rosa Luxembourg qui n'en était guère persuadée...) du système capitaliste.

Rosa Luxembourg aurait sans doute de quoi justifier sa thèse aujourd'hui, où le capitalisme évolue à nouveau: les pays riches, en particulier, font de plus en plus de commerce entre eux: la part du Tiers Monde dans le commerce international est tombée, en quinze ans, de 31 à 17%... et l'enrichissement de l'Occident n'a jamais connu de cadence aussi rapide, en dépit de nombreuses difficultés (monétaire en particulier). Un livre comme celui de Paul Baroch (*Le Tiers Monde dans l'impasse*, N.R.F., Paris 1971) montre bien, en économiste, au-delà des faciles clichés habillés en statistiques, à la fois la "culpabilité" et la prospérité de l'Occident.

C'est ici qu'une *double direction est possible* à propos de l'analyse critique du capitalisme:

- Ou bien conserver *cette grille marxiste* qui entend démontrer "*scientifiquement*" les contradictions du système capitaliste au nom des lois du matérialisme dialectique et historique, en dehors de toute critique "morale", qualifiée d'"idéaliste";
- Ou bien, si l'on est socialiste, fonder cette critique sur un *refus moral*, "humaniste", de ce système capitaliste. Techniquement, il peut sans doute s'adapter encore et survivre longtemps: n'est-il pas curieux qu'en dépit de ces analyses "scientifiques" aucun pays industriel avancé ne soit passé au socialisme marxiste, celui-ci étant essentiellement au pouvoir dans des pays peu industriels au départ, donc sans "contradictions" ni "classe ouvrière"? Le système fondé sur la décision des seuls "propriétaires" (ou de leurs représentants), laisse "entièrement passifs et silencieux" les salariés, comme le disait Jean XXIII dans "*Mater et Magistra*", mais des salariés de société de consommation..., ce système est-il réellement "putrescent", "moribond", comme Marx et Lénine, puis Mao, l'ont écrit tant de fois depuis 120 ans? Rendre au travailleur sa responsabilité, créer une vraie démocratie économique pour compléter la démocratie politique, trop "formelle", n'est-ce pas une "volonté" à créer plus qu'une dialectique "scientifique" à seconder?

Quelle grille est la meilleure? Y répondre supposerait un très grand travail d'analyse économique précise, au-delà des affirmations dogmatiques. Ces travaux existent, entrepris même par des marxistes, Garaudy par exemple... Nous ne pouvons ici y entrer. La grande masse des marxistes soutient ici la grille "scientifique", tout comme elle soutenait le "matérialisme dialectique" (voir I); les socialistes non marxistes soutiennent davantage une critique "humaniste" du capitalisme, tout comme ils préfèrent fonder leur lutte sur "l'aliénation" plus que sur la "dia mat".

Venons-en à l'organisation de cette "lutte des classes".

4. Action politique et Parti révolutionnaire

Marx écrivait à son ami Wiedemeyer en 1852: "*En ce qui me concerne, je n'ai ni le mérite d'avoir découvert l'existence des classes dans la société, ni celui d'avoir découvert leur lutte... Ce que j'ai fait de nou-*

veau consiste dans la démonstration suivante: 1° l'existence des classes ne se rattache qu'à certaines luttes définies, historiques, liées au développement de la production; 2° la lutte des classes conduit nécessairement à la dictature du prolétariat; 3° cette dictature elle-même constitue seulement la période de transition vers la suppression de toutes les classes et vers une société sans classes." Ces précisions éclairent nos dernières réflexions.

Deux "pentes" encore à propos de la lutte des classes: son style "marxiste" ou son style "socialiste":

- *Le style marxiste* est bien défini ici: le conflit repose seulement sur un conflit de nature économique, à l'exclusion de toute autre raison (de nationalisme, de complexité industrielle, de valeurs diverses...): l'adversaire fondamental est le seul "capitaliste". "Pour conduire cette lutte des classes, il faut une *organisation* de la classe ouvrière très poussée, capable d'instaurer une provisoire "dictature" politique. Lénine a durci encore cette position, contrairement aux syndicats ou partis socialistes du temps. Il faut que le Parti s'organise à partir d'une "minorité active" qui encadre les masses ouvrières. Car les travailleurs n'ont pas par eux-mêmes la conscience révolutionnaire, mais seulement la conscience "trade-unioniste", comme dit Lénine: ils pensent à défendre leur niveau de vie et non à changer le système. L'esprit révolutionnaire dans la lutte leur est apporté "de l'extérieur" par cette minorité active du Parti, conduit par sa tête, "avant-garde éclairée du prolétariat".

On ne fait pas la révolution en anarchiste, en terroriste, à coups de bombes ou d'enlèvements... Le "centralisme démocratique" du Parti dirige la lutte des classes de deux façons: 1° en *analysant "scientifiquement"* l'état de l'adversaire: la contradiction est-elle bien avancée? l'abcès est-il presque mûr?... Cette analyse "théorique" détermine la "ligne" du Parti. 2° en *organisant* de manière très disciplinée ("discipline de fer") les combattants: c'est le "bolchévisme" au sens strict. Ces militants disciplinés auront au préalable "noyauté" les organisations ouvrières (syndicats, journaux, associations de base): le jour où l'abcès est mûr, on commence la lutte "finale" qui détruit le capitalisme. C'est la "praxis" révolutionnaire, où l'organi-

sation et la conscientisation *politique* doivent dominer toutes les autres formes de regroupement des travailleurs.

- La lutte des classes *plus "socialiste" que marxiste*, c'est la seconde pente possible: que les forces populaires s'unissent pour transformer le système économique. Mais on n'escompte pas un effondrement industriel. La machine industrielle est très complexe (la "technostructure", dit Galbraith dans son analyse moderne du "Nouvel Etat industriel"): il s'agit d'en *contrôler les rouages* pour le bien de tous: la "planification" moderne, permise par les découvertes de la macro-économie et les méthodes de la comptabilité nationale, est peut-être plus efficace et moins lourde que la "nationalisation" généralisée, préconisée en 1850. Et il s'agit surtout d'assurer à *la base* une sorte d'"*autogestion*" progressive, permise par une prise de conscience et de responsabilité d'un maximum de personnes qui s'y exercent en de petites organisations locales: celles-ci paraissent souvent inutiles aux idéologues impatientes, alors qu'en fait elles préparent des citoyens capables de gérer une société vraiment démocratique, sans "dictature" d'une minorité active qui, comme l'objectaient déjà R. Luxembourg et Trotsky à Léline en 1903⁸, prépare la dictature autoritaire de quelques-uns ou même d'un homme au nom d'un peuple — étonnante prévision du "stalinisme" quelque 30 ans avant — et non d'une vraie démocratie.

La lutte est menée ici en s'inspirant d'un "humanisme" qui ne croit pas au déterminisme historique "scientifique", et de principes de "promotion collective", préférant la formation lente d'authentiques militants et militantes du milieu populaire à l'encadrement d'une minorité active qui embrigade souvent plus qu'elle n'explique (car "il n'y a rien à faire comprendre à ces gens-là"...!)

Il semble bien qu'il y ait là une double mentalité très différente: depuis ce conflit de 1903 entre "bolcheviks" léninistes et "mencheviks" sociaux-démocrates, le mouvement socialiste mondial est resté profondément divisé. On en voit les effets quand on connaît de près les

⁸ Voir l'édition de "*Que faire?*" de Lénine, parue aux Editions du Seuil, collection P. Pasis.

énormes difficultés du si regretté Allende, tiraillé entre les tendances opposées de la coalition qui le soutenait: les excès des "gauchistes" ne favorisent-ils pas toujours les excès des "droitiers", pour employer un vieux langage marxiste? Il ne m'appartient pas d'apprécier Octobre '70 au Québec; mais les français l'ont vérifié en Mai '68: les élections de Juin 68 ont été plus à droite que jamais!

5. L'objectif final: une Démocratie populaire

La phrase de Marx citée plus haut permet là aussi de déterminer la double "pente" du mouvement socialiste.

- Les socialistes non marxistes, surtout dans les pays industriels qui connaissent depuis longtemps la démocratie libérale et les "Droits de l'Homme", pensent que cette démocratie doit consister à *élargir la démocratie politique en démocratie économique*. Le "citoyen" a quand même son mot à dire dans le choix et le contrôle des chefs politiques: il faudrait que le "travailleur" ait son mot à dire dans le choix et le contrôle des chefs économiques. Mais supprimer le capitalisme ne veut pas dire renoncer à la démocratie déjà existante. Sans doute, y a-t-il souvent une utilisation de l'État par les privilégiés du système (le Droit, la police au secours de la propriété, etc): mais ces abus — encore plus flagrants d'ailleurs au temps de Marx vers 1850, où il n'y avait aucun Droit de travail, aucun syndicat, où la politique et l'instruction étaient le domaine réservé des seuls "notables" — ne signifient pas que l'État actuel *ne soit que* l'expression politique de la classe dominante, comme le prétendent dogmatiquement Lénine et ses disciples, au nom d'une vision étroite de la "superstructure reflet" (voir 2). Les Tchèques au printemps '68, voulaient maintenir le socialisme mais retrouver la démocratie: supprimer la censure, permettre l'existence d'une presse et d'un parti d'opposition, assurer l'indépendance du syndicat par rapport au Parti gouvernant. Les chars russes sont intervenus pour défendre la "dictature du prolétariat"... comme en sens inverse l'armée chilienne (là, dans son propre pays) pour supprimer un socialisme démocratique... Comme "les faits sont têtus" et l'Histoire plus complexe que l'idéologie!

- A l'inverse donc, les marxistes classiques croient que la prise de pouvoir "populaire" doit nécessairement s'accompagner de la suppression "provisoire" de la démocratie: aucun inconvénient, puisqu'elle était uniquement un camouflage du pouvoir oppressif des privilégiés capitalistes... Deux objectifs sont donnés à cette dictature exercée par le Parti au nom du peuple: 1° empêcher le retour des capitalistes ("la lutte des classes s'amplifie dans les pays socialistes", disait Mao, reprenant le vieux slogan "classe contre classe" abandonné par les soviétiques depuis 1934), et 2° rééduquer le peuple habitué au "chacun pour soi" du libéralisme, pour lui donner le sens communautaire au terme de ce "noviciat" autoritaire. Toute critique ou opposition ne peut donc être que "vestige du capitalisme", trahison du peuple, révisionnisme bourgeois, etc.

Après cette phase — qu'aucune démocratie de l'Est n'a encore franchie, l'URSS de 1917 restant toujours "socialiste", c.a.d. dictatoriale, et non "communiste" c.a.d. société sans classe et sans Etat — ce sera la société sans antagonismes. Puisque *tout conflit* vient de la scission économique Capital-Travail, une fois bien supprimé le capitalisme, il n'y a plus aucune "base objective" pour des oppositions de groupes, d'intérêts, de nations, etc... La société sans classe est donc forcément sans opposants; et comme l'Etat était uniquement un moyen oppressif au service de la classe dominante (la bourgeoisie avant la révolution, le prolétariat après...) il disparaît lui aussi avec la disparition de l'antagonisme des classes. "Le gouvernement des personnes est remplacé par l'administration des choses", selon la vieille formule de Saint-Simon, ancêtre de Marx.

On pourra évidemment discuter longuement de ces méthodes: les marxistes objectant l'échec d'Allende, les autres parleront de Prague, de Soljenytsine ou de Seklasov, en rappelant que le socialisme peut aboutir non à la démocratie mais à une sorte de fascisme autoritaire d'une "nouvelle classe dirigeante", pour reprendre l'expression du yougoslave marxiste Milovan Djilas, très critique pour son propre régime, un peu à l'image de Garaudy... Nous avons seulement essayé de présenter ici les divergences d'un mouvement socialiste qui est loin

d'être "scientifique" et unitaire. Et il est sûr aussi que notre "personnalisme" évangélique nous pousse à certaines préférences, clairement manifestées.

* * *

C'est encore l'influence de ce "personnalisme" qui nous amènera peut-être, dans nos engagements politiques, à nous poser quelques questions:

— sur *l'espérance du Royaume* et l'effort politique. La politique est sûrement liée à la construction du Royaume; le christianisme a été beaucoup trop "privatisé", comme disent les théologiens allemands. Mais en même temps, le Royaume reste "eschatologique", horizon de l'histoire", comme l'a bien vu Garaudy dans "*L'Alternative*". Peut-on imaginer une société où, tout antagonisme disparu, la vertu des chefs faits serviteurs du peuple, est si certaine qu'il n'y a plus d'opposition ni de critique permises? Au nom du Royaume même, le chrétien doit rester "critique", sous peine de retomber dans un nouveau "christianisme constantinien", pour reprendre une formule commode;

— sur la *participation de tous*. Il ne faut pas seulement faire le vrai bien du peuple, mais le vouloir aussi *par le peuple*. Le progrès du "personnalisme" est essentiel au Royaume;

— sur la *recherche permanente de la "vérité"*: "C'est la vérité qui est libératrice", comme le dit s. Jean. C'était le propos de Marx d'enlever tous les camouflages de nos hypocrites sociétés bourgeoises. Harmonisons s. Jean et Marx... en dénonçant sans cesse au nom de la vérité les mutilations de l'homme, et aussi en renonçant aux facilités démagogiques, aux déformations idéologiques dans la lecture de la réalité, si fréquentes aujourd'hui. La polémique ne peut remplacer le sérieux de l'étude: à court terme, on y gagne peut-être; sûrement pas à long terme, au contraire! Engageons-nous avec cette "arme de lumière et de vérité" comme dit s. Paul. Cela nous permettra d'étudier notre société avec une "grille" authentique, sans jamais risquer de devenir prisonniers d'une grille transformée en cage!

RÉPONSE AUX QUESTIONS

1. Faut-il travailler encore dans les services?

La question-clé est ici le lien qui existe entre une transformation globale de la société et l'action quotidienne des services à rendre, comme une coopérative, un service de santé ou de logement, etc.

Si on se réfère à l'expérience générale des mouvements mondiaux, on trouve deux tendances: la tentation du gauchisme et celle de l'opportunisme intégrateur.

Le gauchisme est une politisation qui ne tient plus compte du concret, des besoins immédiats. C'est souvent le fait d'intellectuels qui sont plus ou moins coupés des masses populaires réelles; il germe dans les universités, les écoles, et chez les idéologues coupés de la vie quotidienne. Le gauchisme consiste à dire qu'à partir du moment où on entreprend une action pratique pour venir en aide à un besoin immédiat c'est mauvais parce que les gens vont être un peu satisfaits et moins révolutionnaires. Il ne faut donc pas poursuivre ces actions pratiques parce qu'elles désarment la révolution: mieux vaut que les gens souffrent plus longtemps et qu'on fasse la rupture radicale que d'avoir le souci quotidien des services. Il met l'accent sur le global politique et oublie le quotidien.

L'opportunisme ou *l'intégrationnisme* met, au contraire, l'accent sur la solution des cas particuliers et perd dans le quotidien les objectifs d'un changement plus profond de la société. Il dit: "Soyons vraiment dans l'action, le reste n'est que du verbiage". Les évêques du Brésil reconnaissent, au contraire, que "la grande aspiration du moment présent appelle un projet historique global de transformation de la société" (24). Les vrais marxistes disent: évitons le gauchisme qui est une pureté inefficace refusant l'action quotidienne, mais évitons aussi le danger d'opportunisme qui consiste à subvenir à des besoins pris un à un, ce qui serait de l'intégration.

L'action des mouvements sociaux et chrétiens est d'être proche des problèmes que l'on peut immédiatement résoudre et en même temps, à l'occasion des gestes, éduquer à voir la perspective générale qui pro-

voque cette situation. Je dis donc oui aux "services": je les trouve avantageux pour deux raisons au niveau de ma foi chrétienne. Quand mon frère est en difficulté, je dois l'aimer à deux niveaux: au niveau immédiat des services à lui rendre et à celui, plus profond, des causes de sa situation. Ozanam, le fondateur de la Société St-Vincent de Paul, qui était un homme politique, avait une double idée: connaître et aider les pauvres, puis dans un deuxième temps, réunir en une conférence les gens qui avaient découvert la misère pour en voir les causes. Mais la Conférence a été détournée de son objectif par l'esprit bourgeois. Le service est bon à condition qu'il ne voile pas les causes.

Si le service met en action le maximum de personnes pour le gérer, on ne perd jamais son temps, on développe un esprit de responsabilité. Si on a rendu les gens plus gestionnaires en les libérant du paternalisme, même si l'action ne va pas très loin dans le bouleversement de la société, on n'a pas travaillé inutilement.

Deux conditions sont nécessaires cependant pour éviter l'intégrationnisme. Il faut reconnaître la nécessité de groupes qui sont à gauche de nous, surtout quand ces services sont contrôlés par le gouvernement ou par l'Église; si nous sommes sur la défensive à l'égard des groupes de gauche, il y a quelque chose qui ne va pas dans le sens de la transformation sociale. La deuxième condition est d'être en lien organique avec des groupes qui, offrant des services semblables, sont orientés vers la transformation radicale de la société. On ne doit pas opposer "services" et "action révolutionnaire", même si actuellement au Québec il est difficile d'entrer dans ces services sans perdre de vue la transformation totale de la société: les militants sont actuellement en recherche sur ce point.

2. Chrétiens et marxistes peuvent-ils collaborer?

En se reportant aux exposés qui précèdent, on constate qu'il existe actuellement deux interprétations possibles du marxisme. Il y a l'interprétation traditionnelle qui est "déterministe": les rapports de production économique "déterminent nécessairement" l'histoire de la société et l'avenir de l'homme. Mais il y a aussi une autre interprétation, plus humaniste et plus personnaliste. Selon cette interprétation, représentée entre autres par R. Garaudy, la situation économique est fondamentale

pour comprendre la pensée et l'organisation sociale, mais elle n'est pas déterminante; ce sont les aspirations humaines et non les "lois scientifiques" qui rendent compte de la marche de l'histoire. Le chrétien peut se sentir en affinité avec cette interprétation.

Il faut porter une attention spéciale à l'ambiguïté du mot "scientifique" lorsque l'on parle du marxisme. Il est une science qui tente d'expliquer la société dans son ensemble, à partir des relations au niveau de la production des biens matériels. A ce titre, il se situe parmi les sciences humaines de la société et de l'histoire. Mais le mot "scientifique" peut avoir aussi un sens philosophique: la Science des sciences, celle qui a le dernier mot sur toute la réalité humaine. Le marxisme, selon l'interprétation traditionnelle, prétend expliquer jusqu'aux "fins dernières" de l'homme et de la société.

Ces deux conceptions ont des conséquences différentes au niveau de la vie. Pour les premiers, la lutte des classes est un sursaut d'humanité chez l'homme opprimé, aliéné par sa situation dans les rapports de production. Pour les autres, elle est une loi scientifique à promouvoir systématiquement. Chez les premiers elle est une prise de conscience des personnes, chez les seconds une prise de conscience des lois de l'histoire. La première conception inspire un socialisme démocratique et humain; la seconde donne naissance à un communisme autoritaire et monolithique.

Le chrétien peut entrer en collaboration avec les marxistes "personnalistes", utiliser avec eux l'instrument d'analyse du fonctionnement de la société qu'ils proposent: les évêques du Nord-Est du Brésil nous en donnent un exemple. Tôt ou tard, cependant, chrétiens et marxistes seront confrontés dans leur conception de l'homme et de sa relation avec Dieu.

J. R. et Y. V.

(résumé par Paul-Emile Charland)

Christianisme et analyse marxiste

DOCUMENT DU NORD-EST DU BRÉSIL

"J'ai vu la misère de mon peuple et j'ai entendu les cris que lui arrachent ses oppresseurs. Oui, je connais ses angoisses".
(Exode 3, 7)

1 — Ces paroles du livre de l'Exode, dites par Dieu à Moïse, donnent aujourd'hui la mesure exacte de nos sentiments. Devant la souffrance de notre peuple, humilié et opprimé depuis tant de siècles en notre pays, la Parole de Dieu nous presse à prendre position. A prendre position aux côtés du peuple. A prendre position aux côtés de tous ceux qui, avec lui, travaillent à sa libération véritable.

I. Pourquoi nous prenons position

2 — Sur les traces de Moïse, nous voulons remplir notre mission de pasteurs et de prophètes auprès du peuple de Dieu. Si nous sommes amenés à prendre la parole, c'est sous l'impulsion de la Parole de Dieu qui juge les événements de l'histoire. C'est dans cette lumière que nous cherchons à interpréter les gémissements du peuple, les faits et les événements de chaque jour que vivent les gens marqués par la souffrance. Faits et événements dont la véracité est démontrée par l'analyse sérieuse de la réalité humaine que nous vivons.

3 — Il est évident que, conscients de nos fréquentes omissions et de nos erreurs au long de l'histoire de notre Eglise au Brésil, nous nous sentons impuissants et intimidés devant une si grande tâche. Spontanément nous répétons la plainte de Moïse à Yahvé: "*Qui suis-je pour aller trouver*

Pharaon? Mais nous connaissons aussi la force du Très-Haut, la grâce de celui qui nous a appelés et envoyés: *"Je serai avec toi, dit Dieu"* (Exode 3, 11-12).

4 — C'est la raison pour laquelle, en cette année jubilaire de la "Déclaration Universelle des Droits de l'Homme" et à l'occasion du 10^e anniversaire de l'encyclique "Pacem in Terris" du pape Jean XXIII, des évêques et des supérieurs religieux du Nord-Est brésilien, en accord avec les conclusions et les appels de la 13^e Assemblée générale de la Conférence nationale des Evêques du Brésil qui s'est tenue au mois de février dernier, ont décidé de rendre public ce document qui représente une expression de leur mission ainsi qu'une façon de commémorer des faits aussi importants. Pour cette commémoration, nous ne pouvons pas nous contenter de paroles de pure rhétorique, dénuées de sens du réel et dépourvues d'incidences sur la vie du peuple. *"Va donc sur l'heure, je t'aiderai à parler et te suggérerai ce que tu devras dire"* (Exode 4, 12).

5 — Nous ne voulons pas, répétons-le utiliser de façon erronée ou inadaptée notre pouvoir et devoir de parler. De parler au nom de Dieu, dans ce moment historique, aux hommes de notre pays, pour les inviter à une véritable conversion, c'est-à-dire à un loyal examen de leur comportement humain et à une radicale transformation de leur vie entière — individuelle et collective — sous la conduite de l'Esprit-Saint. Celui-ci nous est en effet donné comme la Force de Dieu pour faire la créature nouvelle et pour renouveler la face de la terre. Aussi, en nous appliquant à interpréter le jugement de Dieu sur la réalité des hommes et des choses conformément à ce que nous jugeons être notre mission de pasteurs et de prophètes, notre parole veut être le moyen vivant et efficace d'une interpellation capable, telle une épée affilée, de pénétrer jusqu'à l'intérieur de l'homme et de discerner les sentiments de son cœur (cf. Hébreux 4, 12).

6 — Avant de nous adresser aux autres, nous cherchons nous aussi, en cet instant, à écouter l'interpellation de Jésus, *"le témoin fidèle et vrai"* (Apocalypse 3, 14) qui nous exhorte à la fidélité et secoue la torpeur de nos Eglises. C'est lui en personne qui leur attribue leur mission irrécusable, faite de présence et d'action dans le flot de l'histoire des hommes. *"Que celui qui a des oreilles écoute ce que dit l'Esprit aux Eglises"* (Apocalypse 1, 3).

7 — Que l'on ne vienne pas nous dire que ce n'est pas notre rôle de parler concrètement de la réalité humaine, pour mieux nous reléguer sur un prétendu plan spirituel. Pour nous, le plan spirituel recouvre l'homme dans sa totalité, dans toutes ses dimensions, à condition qu'on le regarde sous la lumière du jugement de Dieu, qui est sans appel, et sous l'action totalisante de son Esprit. En tant que pasteurs, il est donc aussi de notre droit et de notre devoir de traiter des problèmes humains, et par conséquent, de questions économiques, politiques et sociales, dans la mesure où elles concernent l'homme et engagent Dieu.

8 — Si nous sommes fidèles à l'Évangile, notre engagement se trouve vraiment du côté du peuple. Du côté de ses espoirs. Du côté de sa libération. Au fait, n'est-ce pas à ses côtés que Dieu s'est engagé? La Bible a-t-elle une autre signification que celle de nous révéler l'engagement de Dieu avec le peuple, l'Alliance de Yahvé avec l'histoire des hommes? Jésus-Christ celui en qui s'est réalisée cette communion définitive, n'a-t-il pas défini sa vie comme étant celle du bon pasteur qui donne sa vie pour son troupeau?

9 — En essayant humblement de prendre conscience de notre mission, nous demandons à Dieu la force d'élever la voix, dans l'espoir que la menace du Seigneur contre les prophètes et les pasteurs infidèles ou défaillants ne retombe aussi sur nos propres têtes: *"Malheur aux prophètes insensés qui suivent leur propre esprit sans rien voir... À cause de vos paroles vaines et de vos visions mensongères, oui, je me déclare contre vous... car ils égarent mon peuple en disant tout va bien alors que tout va mal... Malheur aux bergers d'Israël qui se paissent eux-mêmes... Les brebis sont dispersées, faute de pasteur, pour devenir la proie de toute bête sauvage"* (Ézéchiel 13, 3, 8, et 34, 2, 5,).

10 — Notre responsabilité de pasteurs nous met, une fois encore, face à un défi: la fidélité continuelle à l'homme dans son contexte historique. Nous sommes des serviteurs, des ministres de la libération. *"C'est pour que nous devenions libres que le Christ nous a libérés"* (Galates 5, 1). Comme ministres de la libération, nous devons avant tout travailler à notre conversion permanente afin de pouvoir mieux servir. Nous devons accepter que l'homme du Nord-Est nous interpelle en réclamant à grands cris ce ministère de la libération et en appelant à notre effort de partage de sa *"faim et soif de justice"*.

11 — En marche vers sa libération, l'homme du Nord-Est interpelle notre société et se heurte à ses préoccupations de profit qui s'accom-

pagne de la manipulation des statistiques et des données, dans un effort de justification de "la violence instituée" dans laquelle nous vivons, pour reprendre l'expression de la 2^e Conférence du Conseil Episcopal Latino-américain (CELAM) de Medellin. C'est aussi notre Conférence épiscopale continentale qui caractérise la situation des sociétés des pays d'Amérique latine comme "une situation de péché". Affermis, donc, dans la conviction de notre charge pastorale et prophétique, nous allons, en ce temps de défi, parler pour commémorer des événements qui, par eux-mêmes, nous interpellent.

12 — Nous allons nous référer à des données objectives, issues d'enquêtes et au contenu technique, de manière à ce que notre jugement, porté au nom de Dieu, ne soit pas le reflet d'impressions superficielles et d'attitudes subjectives. Mais notre perspective reste celle de l'homme, l'homme tout entier et tous les hommes. Elle est celle de Dieu qui, en se faisant homme dans le Christ, a fait de l'homme la mesure de toutes choses.

(Les évêques rapportent ici les "données objectives" de la situation)

2. Le monde est le lieu du salut

13 — L'Eglise ne peut rester indifférente devant [...] ce qui se passe sous nos yeux, dans un cadre de vie humaine rendant la réalité encore plus poignante et tragique en vertu des aspects psychologiques et moraux qu'elle implique. Par vocation divine, nous appartenons à la souche de ceux qui doivent s'engager aux côtés des rejetés de la société dans la mesure où, nous aussi appartenant à la même race humaine, nous sommes "enveloppés de faiblesse" (cf. Hébreux 5, 2). Notre conscience chrétienne à l'égal de celle de Pierre et des Apôtres aux origines de l'Eglise, ne pouvait nous permettre de nous taire (cf. Actes des Apôtres 4, 19, 20).

14 — Nous savons que nous ne serons pas compris par ceux qui ne peuvent ni ne veulent nous comprendre, pas même devant la force des faits, à cause de l'égoïsme de leurs intérêts. Ils sont des avocats complaisants du *status quo*. Pour des raisons évidentes, ils font de la foi chrétienne un simple sujet de relation personnelle avec Dieu, sans interférence aucune avec l'action politique et sociale de l'homme. Ils attribuent un caractère privé à la religion. Ils l'utilisent comme un instru-

ment idéologique pour la défense de groupes et d'institutions qui ne sont pas vraiment au service de l'homme, et ils s'opposent ainsi aux desseins de Dieu. St-Jacques témoignait déjà à leur sujet: "*N'est-ce pas les riches qui vous oppriment? N'est-ce pas eux qui vous traînent devant les tribunaux? N'est-ce pas eux qui blasphèment le beau Nom qu'on a invoqué sur vous?*" (Jacques 2, 6, 7). Le pape Jean XXIII de son côté, regrettait la mentalité faussée, de ce point de vue, de nombreux chrétiens bien intentionnés en déclarant dans "*Pacem in Terris*": "*Si la foi religieuse des croyants est maintes fois en désaccord avec leur manière d'agir, cela provient encore, pensons-nous, du fait que leur formation en matière de doctrine et de morale chrétiennes est restée insuffisante*" (*Pacem in Terris* n° 66).

15 — Il nous revient, dans cette partie finale, de souligner que nous ne pouvons pas concevoir l'Eglise comme une réalité séparée du monde, comme un ghetto à part. L'Eglise est au service du monde. Elle est tournée vers lui (cf. la constitution conciliaire "*Gaudium et Spes*"). Elle s'identifie même à lui en partie quand elle exprime la dimension de grâce et d'amour de Dieu enfouie dans cette réalité humaine. C'est le monde qui est le lieu où se réalise le salut de Dieu aimant réellement tous les hommes. C'est donc au cœur de l'humanité, dans l'étendue de l'histoire des hommes qu'agit l'amour vivifiant de l'Esprit du Christ. Comment alors s'absenter du monde? Comment lui être indifférent ou opposé, sauf dans le combat contre le péché, la misère et l'esclavage?

16 — Ainsi, au-delà des sacrements qui sont les signes spécifiques de la foi et de la grâce rédemptrice, les réalités humaines peuvent aussi dans leurs sphères les plus variées, être médiatrices du salut, facteurs de communion avec Dieu dans le service et la communion avec nos frères de faiblesse et d'humanité (cf. Matthieu 25).

19 — Le salut ne se définit pas comme une réalité située en dehors du monde, celle que l'on ne pourrait atteindre que dans la trans-histoire, dans la vie d'outre-tombe. Il commence ici même. La vie éternelle "*non encore*" consommée nous est "*déjà*" donnée par le Fils de Dieu, dans l'ici et l'aujourd'hui de la vie humaine (cf. Jean 5, 24; 6, 40; etc.). Ce salut venu de Dieu et qui jaillit dans la pâte humaine, dans le tissu de l'histoire, va se révélant au cours du long et complexe processus de la libération de l'homme. Conjointement avec une dimension personnelle et intérieure, la libération totale de l'homme n'est pas possible si elle n'inclut pas une dimension politique, si elle ne suppose pas un contexte

économique et social. C'est pour cela que, conformément aux desseins du Père, la libération s'accomplit par et dans le peuple, là où se vérifie la dimension sociale et politique de l'homme. Dieu sauve chacun d'entre nous dans un peuple, "*le peuple de Dieu*", objet de son amour.

18 — Comme au temps de Moïse, un peuple qui cherche à réaliser sa promotion et à secouer le joug de l'esclavage, accomplit par là-même un aspect du dessein de Dieu et annonce, même s'il n'en a pas une conscience claire, le salut qui s'opère en lui (cf. Exode 12).

19 — Il est évident que les détenteurs de pouvoir esclavagiste n'admettent pas, comme autrefois Pharaon, de reconnaître les valeurs de salut dans la lutte du peuple. Ils ne veulent pas voir la présence de Dieu dans l'émergence vivante des pauvres. Ceux-ci, cependant, "*les pauvres de Yahvé*" sont le lieu privilégié de la révélation de Dieu, la chaire quotidienne de sa Parole dans les événements de l'existence, dans l'espérance qui ne faillit pas, dans les aspirations à la libération, à la paix et à la fraternité. Les oppresseurs, quant à eux, qui se servent à tout moment de la repression ils se servent aussi de Dieu dans leur argumentation idéologique pour l'attirer de leur côté, pour en faire leur instrument, pour le mettre au service de "l'ordre établi", selon leur convenance. Mais la Vierge Marie, mère de Dieu et humble fille du peuple, a renversé cette conception dans l'expression parfaite de la sagesse de Dieu: "*Il renverse les puissants de leur trône, il élève les humbles; il comble de bien les affamés, renvoie les riches les mains vides*" (Luc 1, 52-53).

20 — Nous devons reconnaître, dans un esprit de véritable humilité et pénitence que l'Eglise n'a pas toujours été fidèle à sa mission prophétique, à son rôle évangélique de présence constante aux côtés du peuple. Combien de fois, parce qu'elle était prise dans les filets de l'injustice qui existent dans ce monde, l'Eglise n'a-t-elle pas fait le jeu des oppresseurs et favorisé les puissants de l'argent et de la politique au détriment du bien commun, sous des masques trompeurs, par ingénuité ou par sophisme, dans une triste déformation du message évangélique! Mais la Parole de Dieu lui est donnée à toute heure de son existence pour qu'elle se repente, qu'elle se convertisse, qu'elle revienne "à son amour d'antan" (cf. Apocalypse 2, 4).

21 — Nous sommes convaincus de vivre à l'heure d'un choix pour Dieu et pour le peuple. L'heure de la fidélité à la mission. Bien sûr, le prix à ce choix a toujours été celui de la persécution sous prétexte de "*rendre*

service à Dieu" (Jean 16, 2). Mais le chemin à suivre est clair, car il a déjà été tracé par les instructions missionnaires adressées aux disciples ainsi que nous le rapporte saint Matthieu au chapitre 10 de son évangile. Nous sommes sûrs que l'oracle de Jésus, Seigneur de l'Eglise, s'adresse aussi à nous dans la lettre de l'Apocalypse: "*Ne crains pas les souffrances qui t'attendent: le Diable s'apprête à jeter des vôtres en prison pour vous tenter... Reste fidèle jusqu'à la mort et je donnerai la couronne de vie*" (Apocalypse 2, 10).

3. Analyse de la situation

22 — A la lumière, donc de notre foi, et conscients de l'injustice qui caractérise les structures économiques et sociales de notre pays, nous cédon à une sérieuse révision de notre attitude envers les opprimés dont la pauvreté est l'autre face de la richesse de leurs oppresseurs.

23 — Les structures économiques et sociales en vigueur au Brésil sont édifiées sur l'oppression et l'injustice; elles résultent de la situation capitaliste dépendant des grands centres internationaux du Pouvoir. Dans notre pays, de petites minorités, complices du capitalisme international et à son service, s'emploient par tous les moyens possibles à préserver la situation créée à leur avantage. Ainsi est née une situation qui n'est ni humaine ni donc chrétienne.

24 — Nous constatons aujourd'hui que, dans l'effort de lutte contre le sous-développement, le projet social élaboré dans le seul but d'augmenter au maximum l'efficacité des disponibilités financières, ne répond pas aux exigences actuelles de la libération des opprimés. Une exploration scientifique de la réalité montre que la grande aspiration du moment présent appelle un projet historique global de transformation de la société.

25 — Il ne suffit cependant pas de faire un diagnostic à partir d'une connaissance scientifique de la réalité. Par son exemple, le Christ nous a appris à vivre ce qu'il annonçait. Il a prêché la fraternité humaine et l'amour qui doivent animer toutes les structures sociales, et surtout a vécu son message de libération en l'assumant jusque dans ses ultimes conséquences. Les puissants de son peuple ont vu dans son message et dans l'amour effectif avec lequel il l'annonçait, un véritable danger pour leurs intérêts économiques, sociaux, politiques et religieux, et ils

l'ont condamné à mort. Mais son Esprit, qui est à l'œuvre aujourd'hui comme hier, donne à l'Histoire son impulsion et se manifeste dans la solidarité de ceux qui luttent pour la liberté, dans un sentiment d'amour parfaitement lucides envers les frères opprimés.

26 — La situation sociale, économique, politique et culturelle de notre peuple est un défi lancé à notre conscience chrétienne. La sous-nutrition, la mortalité infantile, la prostitution, l'analphabétisme, le chômage, la discrimination culturelle et politique, l'exploitation, l'inégalité grandissante entre riches et pauvres, et bien d'autres conséquences sont la caractéristique d'une situation de violence instituée dans notre pays. Les riches deviennent toujours plus riches et les pauvres toujours plus pauvres, à cause du processus asservissant de la concentration économique inhérente au système.

27 — Par ailleurs, la nécessité de la répression, destinée à garantir le fonctionnement et la sécurité du système capitaliste associé, se manifeste de façon toujours plus irrésistible et implacable à travers la contrainte exercée sur le cadre constitutionnel et la législation, la dépolitisation des syndicats ruraux et urbains, la saignée des organisations étudiantes et à travers, enfin, les mécanismes de censure, les mesures policières contre les ouvriers, les paysans et les intellectuels, ainsi que les vexations infligées aux prêtres et aux militants des Eglises chrétiennes, tout ceci prenant les formes variées de l'emprisonnement, de la torture, de la mutilation et de l'assassinat.

28 — Cependant, cette réalité misérable qui s'abat de façon plus pesante sur le Nord-Est, n'est pas la conséquence inévitable d'une insuffisance de la nature; elle est avant tout la conséquence d'un processus déterminé de la volonté des hommes engagés aux côtés du capitalisme international. C'est elle qui a rendu possible l'édification d'une société injuste et qui continue à l'écraser de son poids pour assurer la défense, la protection et l'accroissement de leurs privilèges. L'injustice née de cette société est le fruit des rapports capitalistes de production qui donnent obligatoirement naissance à une société de classe portant la marque de la discrimination et de l'injustice.

29 — Le capitalisme international et ceux qui se sont engagés à ses côtés dans notre pays — la classe dominante — imposent un type de culture différente par l'utilisation de tous les moyens de communication et d'éducation. Ils se servent de cette culture pour justifier leur domination et pour simuler le système d'oppression sur lequel ils s'appuient.

En même temps ils essaient de droguer la conscience des couches populaires en s'appliquant à détourner notre peuple des véritables objectifs globaux de transformation de la société.

4. Le chemin de la libération

30 — Le processus historique de la société de classes et la domination capitaliste conduisent fatalement à l'affrontement des classes. Bien qu'il soit un fait chaque jour plus évident, cet affrontement est nié par les oppresseurs, mais il se trouve également affirmé dans cette propre action. Les masses opprimées des ouvriers, des paysans et des nombreux employés en prennent conscience et assument progressivement un désir renouvelé de libération.

31 — La classe dominée n'a pas d'autre issue pour se libérer que dans le long et difficile chemin, déjà commencé, qui mène à la propriété sociale des moyens de production. C'est là le fondement principal d'un gigantesque projet historique de transformation globale de la société actuelle, une société nouvelle dans laquelle il devienne possible de créer les relations objectives permettant aux opprimés de récupérer l'humanité dont ils ont été dépouillés, de faire tomber les chaînes de leurs souffrances et de vaincre l'antagonisme des classes, et, enfin, de conquérir la liberté. L'Évangile appelle tous les chrétiens et tous les hommes de bonne volonté à s'engager dans ce courant prophétique.

32 — L'espérance chrétienne, qui fait entrevoir une nouvelle humanité conciliée avec elle-même et en communion fraternelle avec l'Univers, ne nous permet pas de rester sans rien faire dans l'attente soumise du don de la restauration de toutes choses, *"libération de la servitude de la corruption pour entrer dans la liberté de la gloire des enfants de Dieu* (cf. Romains 8, 8-12), mais elle exige de nous une présence attentive et agissante, capable de faire naître dans le flot de l'histoire les signes de la Résurrection, les ébauches de la nouvelle humanité à venir.

33 — Frères, en cette heure sombre mais aussi lourde de promesses, la parole de Jésus dans la prédication eschatologique est pour nous d'une force incomparable: *"Redressez-vous et relevez la tête, car votre délivrance est proche"* (Luc 21, 28).

(Suivent les signatures des évêques et supérieurs religieux qui ont pu signer à ce jour: 6 mai 1973).

Commentaire de Jérôme Régnier

La lettre des évêques et des supérieurs religieux du Nord-Est brésilien part de l'utopie chrétienne de l'Exode: un peuple en marche vers sa libération. Les événements de l'Exode sont relus ici à la lumière de l'Evangile, tels que le chrétien les vit: pour lui, le royaume de Dieu est le terme de l'histoire. Parce que Jésus est ressuscité, le chrétien croit qu'il y a un terme à l'histoire et que ce n'est pas vain de travailler dans cette ligne. Le grand ressort de l'action tient beaucoup plus de la foi que de la raison scientifique: c'est fondamental pour nous, et c'est un point sur lequel les marxistes ne sont pas d'accord.

Le texte se situe dans le courant théologique du concile: unité fondamentale entre un monde en évolution et le Royaume qui vient. La libération des hommes et le salut, ce ne sont pas deux choses différentes. Dans la mesure où nous nous battons maintenant pour une société plus juste, nous ébauchons la matière du Royaume de Dieu. Ceci est important, car si nous voulons dialoguer avec les marxistes, il faut que nous ayons une vision du Royaume qui inclut la libération concrète, sinon nous nous ferons traiter d'idéalistes, d'opium du peuple: l'idéalisme étant une libération spirituelle obtenue par la conversion du cœur sans relation avec une libération quotidienne.

Dans la perspective évangélique où se situent les auteurs du document, on insiste à la fois sur la conversion du cœur et sur l'engagement, la lutte contre les structures qui oppriment. Les deux sont inséparables car le "signe évangélique" fondamental est le "signe du pauvre". Le christianisme ne donne pas une "grille d'analyse" des événements, il faut la prendre ailleurs; mais il fournit un signe pour lire la venue du Royaume, la libération des pauvres. C'est là que l'on doit trouver les chrétiens; les évêques reconnaissent avec modestie qu'ils n'ont pas toujours été de leur côté. Ici se termine l'introduction: la motivation de la lutte est essentiellement chrétienne et se rattache à la foi, tandis que le point de départ marxiste est rationnel et se rattache aux lois de l'histoire: ils ne peuvent être confondus.

Les "données objectives" auxquelles se réfèrent les auteurs décrivent la situation du Nord-Est brésilien: nous avons omis cette section pour nous attacher à l'analyse qu'ils en font. Pour le faire, les évêques ont repris une analyse qui est toute proche du marxisme:

1 — Cause de la situation socio-économique: le **capitalisme international** (23)

- a) complicité politique (27-28)
- b) domination culturelle (27, et 19)
- c) répression policière (27, et 21)

2 — Les lignes d'action:

- a) la lutte des classes (30)
- b) la propriété sociale des moyens de production (31)

Les auteurs reconnaissent qu'ils ne seront pas compris par les détenteurs du pouvoir: bien que ceux-ci se disent chrétiens, ils ne peuvent pas reconnaître les valeurs de salut dans la lutte du peuple. Utilisant ici une des données de l'analyse marxiste, celle de la superstructure idéologique, les évêques reconnaissent que les oppresseurs "utilisent" Dieu pour le mettre au service de "l'ordre établi", selon leur convenance. (19 et 14).

Ni humaine ni chrétienne, la situation actuelle appelle un nouveau projet social. En effet, le projet social élaboré dans le seul but d'augmenter au maximum l'efficacité financière ne répond pas aux exigences actuelles de la libération des opprimés. La grande aspiration du moment présent appelle un projet historique global de transformation de la société (24).

Nos évêques ont-ils quelque chose à dire?

En regard du document des chrétiens du Brésil (évêques, prêtres et Laïcs), Yves Vaillancourt pose la question en analysant le Message de la Fête du travail de 1973 sur les Inégalités sociales: "Nos évêques ont-ils quelque chose à dire?" On lira le texte de son intervention dans la livraison d'octobre de la revue *Relations*.

Le texte du Message des évêques canadiens relève tout d'abord des interrogations pertinentes sur les inégalités sociales dans notre société. Mais "après avoir déposé sur la table leur question explosive sur l'exploitation, les évêques évitent soigneusement d'y répondre. Leur diagnostic devient alors chambranlant." Ils glissent constamment d'un niveau d'analyse à un autre. Les questions posées plus haut relevaient d'un niveau d'analyse socio-économique. Au moment où ils s'apprentent à répondre à leurs questions et à expliquer l'existence des inégalités sociales, les évêques, sans crier gare, quittent subitement le niveau de l'analyse sociale pour adopter celui de l'analyse morale.

Au niveau des moyens d'action, nous retrouvons les mêmes faiblesses que dans le diagnostic. L'utopie d'une humanité fraternelle et égalitaire a beau être généreuse, elle est condamnée à demeurer de l'idéalisme abstrait sans relation avec l'histoire, aussi longtemps qu'elle n'est pas servie par un diagnostic et des moyens d'action capables de tenir compte aussi du structurel. (cf. "Prêtres et Laïcs" septembre 1973: Pour vaincre les inégalités sociales).

La théologie des colonels

"Vous n'avez pas su travailler. S'incarner, comme vous avez fait, ce n'était pas nécessaire; il ne faut pas s'incarner, il faut que le prêtre reste en haut!"

UN COLONEL DU CHILI

Au moins une dizaine d'Oblats ont été mis à la porte du Chili après le dernier coup d'état, de même que plusieurs prêtres des Missions Etrangères. Que leur reprochait-on? D'être marxistes... On dirait au Québec: d'être "communisses". On veut extirper satan, autrement dit Marx et tous ceux qui lui ressemblent: c'est la nouvelle inquisition.

"Le pire de tout, déclare Guy Boulanger, un des récents exilés, c'est que ces bons monsieurs de l'armée chilienne le font au nom de la foi. Comme disait le colonel qui a expulsé mes deux compagnons: des ouvriers, on en a en masse (sous-entendu des prêtres-ouvriers, on n'en a pas besoin), des bons prêtres on n'en a pas assez!"

"Vous avez vécu dans le quartier avec les ouvriers: pas nécessaire..., a-t-on dit à Robert Quevillon, arrêté par les militaires et interrogé longuement. Vous vous êtes abaissés, vous n'avez pu influencer les gens!"

D'un bord ou de l'autre, l'évangile a été toujours compromis avec des groupes, reconnaît le missionnaire: que ce soit de gauche ou de droite, on veut avoir l'évangile de son côté. "La droite dit qu'il y a des valeurs, qui sont la religion, la morale, etc. La gauche dit: le Christ, c'est le premier communiste... L'égalité, la fraternité! En ce sens, ils utilisent le Christ!"

Pour Robert Quevillon, l'Eglise a de fait toujours été utilisée, consciemment ou inconsciemment. Malgré qu'elle se soit toujours déclarée a-politique, l'Eglise a toujours défendu certaines valeurs qui l'ont identifiée à tel ou tel groupe. Au cours des derniers siècles, par exemple, elle a mis l'emphasis sur l'ordre, la hiérarchie, l'obéissance, la famille, etc., toutes valeurs qui sont typiques de la bourgeoisie: "Ce ne sont pas nécessairement des valeurs d'évangile...", commente Robert.



Les valeurs privilégiées par les milieux populaires portent bien plutôt sur l'égalité, la fraternité, la solidarité, la vérité... "Je crois,

poursuit-il, que ce qui nous a amenés à être en recherche, c'est qu'avant tout on veut que l'homme arrive à "souffler", en arrive à vivre. Parce que le Christ a dit qu'il est venu pour qu'on ait la vie, qu'on l'ait en plénitude."

La difficulté, c'est qu'il y a toujours eu relation étroite entre l'idéologie dominante dans une société et la religion. Grands sont alors les risques d'utilisation. "Pour casser cela, il faut travailler sur le plan de la foi, sur le plan du sens: sens des gestes, sens de l'histoire, sens du changement".

Le grand défi consiste alors à habiliter les pauvres, les travailleurs, la petite classe moyenne à sortir du monde des vérités absolues dans lequel elle a été formée: "Là on dit: notre vérité est à faire, notre recherche de Dieu est à faire, notre solidarité est à faire. C'est en recherche, en perpétuelle purification, en perpétuel dialogue, en perpétuelle dialectique: la rencontre d'une situation de mal qu'on voudrait purifier". Le passage d'une religiosité à une vraie foi.

Malheureusement, les travailleurs sont trop souvent portés à percevoir un Dieu solution-à-leurs-problèmes: un Dieu-aspirine. Pour l'ouvrier de conscience religieuse fermée, le bon Dieu est bien souvent magique. Il veut avoir un bon Dieu qui lui donne toujours les solutions à ses difficultés. "Montrer que le bon Dieu va se servir de lui pour donner des solutions, faire découvrir à ce gars-là le Dieu de Jésus-Christ, ça c'est une autre paire de manches..."

D'autant plus que Jésus-Christ et l'Eglise ne sont pas perçus de la même façon! "Nous autres, dit Robert Quevillon, dans notre méthode de conscientisation, on avait des questions sur le Christ: le Christ sert-il la révolution? le Christ veut-il la révolution? est-il utile? va-t-il nous aider?... Pas de problème, c'était tout positif. Pour les mêmes questions sur l'Eglise, c'était tout négatif: le court-circuit direct".

Il faut alors faire le passage d'une Eglise ancrée dans des institutions basées sur un type de société précis, à une Eglise des prophètes. On peut alors en arriver à montrer qu'il y a plus de valeurs évangéliques dans la nouvelle société qu'on va mettre en place.

La collaboration avec les marxistes prend alors tout son sens: "C'est pour cela qu'on ne se demandait pas si les gars avec qui on travaillait étaient chrétiens selon l'institution; mais on se demandait —

devant les valeurs que met en place la nouvelle société, les valeurs que met en place l'évangile — si les gars marchaient avec cela. Quand les gars marchaient avec cela, on se mettait à marcher avec eux autres. C'est là qu'on joue sur des postes frontières...”, de conclure l'Oblat.

Les militaires n'aiment pas les postes-frontières!

Interview

Pour “conscientiser” en économique

- Pourquoi y a-t-il toujours un petit nombre de personnes qui vivent de la vie de la grande masse?
- Toi, la richesse qu'il y a dans le monde, comment est-ce que tu la distribuerais?
- Jésus-Christ, penses-tu que ça sert? pour toi, qui est-ce que c'est, Jésus-Christ?

Expériences pastorales

Sortir de l'Église pour y entrer

Guy BOULANGER, o.m.i.
missionnaire au Chili

Ça commencé au mois d'août 1971. A ce moment-là, il y a eu un mois d'études, organisé par Jean Caminada (un Hollandais, né en Suisse, qui a étudié en Allemagne).

Une quinzaine de prêtres se sont réunis à partir de certains critères: espoir de rénovation pastorale, certaine maturité, pas en crise sérieuse, expérience pastorale et connaissance du Chili.

C'est surtout Juan Caminada qui avait fait un plan d'étude, une hypothèse. C'est lui qui a donné les exposés: théologiques, sociologiques, psychologiques... Avec des discussions, on arrivait à la fin à tirer des conclusions concrètes et immédiates: qu'est-ce qu'on fait concrètement?...

De là est partie la décision de commencer une expérience pastorale dans le milieu des mines de cuivre de Chuquicamata, au mois de janvier 1972.

Ma décision de joindre le groupe

Moi, je n'ai pu m'incorporer en janvier 1972, parce que j'étais Vicaire épiscopal de la pastorale pour le diocèse d'Antofagasta. Et je trouvais un peu malhonnête de laisser mon poste comme ça, tout d'un coup; je voulais faire une espèce de terme de trois ans.

Depuis près de trois ans j'essayais de donner à la pastorale une orientation missionnaire — parce que je trouvais que la pastorale tra-

ditionnelle tournait trop autour des sacrements, il fallait sûrement l'ouvrir à une perspective d'évangélisation! — J'avais même fait une planification de réorganisation pastorale ouvrant sur deux champs: une pastorale missionnaire, qui visait à entrer en contact avec les gens et à chercher avec eux les moyens de vivre la vie chrétienne dans leur vie même; et puis l'autre, plus traditionnelle, autour des sacrements. J'espérais qu'on accepte au moins cela que c'est une urgence et une priorité de se tourner vers une autre pastorale. Mais cela n'a pas pris.

D'un autre côté, les membres de l'équipe insistaient pour que je me joigne à eux. La planification, les données et hypothèses scientifiques sur lesquelles ils s'appuyaient m'intéressaient énormément. C'était une expérience qui n'était pas faite "à la bonne franquette", sans fondements scientifiques et théologiques. Cela me donnait beaucoup de confiance; c'est ce que j'avais cherché tout le temps.

Trop souvent, chacun arrive et organise sa planification pastorale, avec les ressources, les souvenirs, les points de comparaison qu'il a: c'est de l'empirisme. Tandis que là, je trouvais quelque chose de vraiment scientifique, de vraiment fondé théologiquement, et dans les domaines de la sociologie et de la psychologie. Je trouvais là, par conséquent, une ressource très intéressante. Je me suis donc incorporé complètement à cette expérience-là en janvier 1973. J'avais pris ma décision au mois de septembre précédent.

Nature de l'expérience

Au fond, l'expérience part d'une critique de la situation pastorale de l'Eglise. Voir l'échec de l'Eglise, c'était admettre qu'elle pouvait difficilement évoluer, elle était enfermée dans un système. Et, enfermée dans un système, elle tourne en rond, elle dépérit, elle s'éteint tranquillement. C'est un des principes sociologiques sur lequel est basée l'expérience: tout système refermé sur lui-même produit de la marginalité, puis une plus grande fermeture et éventuellement la mort. Alors, il faut essayer d'ouvrir le système sur d'autres systèmes: l'intercommunication des systèmes aide vraiment à progresser et à faire l'évolution.

Par conséquent, il faut se mettre dans une situation de changement. La situation de changement, c'est de forcer le système à s'ouvrir, ou de

sortir du système pour retrouver des ponts à partir d'un autre système, à partir de l'extérieur.

Cette critique m'a amené à me tourner vers les éléments suivants: d'abord être missionnaire. Parce que ce qu'on voulait, c'était une recherche d'Eglise, de construire l'Eglise, de construire une Eglise renouvelée, non à partir de la reproduction des systèmes, des modèles et des formes traditionnelles, mais à partir de la vie des gens, à partir d'une redécouverte de la réalité dans laquelle les gens vivent.

Etre missionnaire, mais pas n'importe où. Particulièrement auprès de ceux qui sont les plus marginalisés: rejoindre la réalité de la libération des pauvres. Dans tous les systèmes on voit un secteur de gens marginalisés du point de vue social, politique, économique... Dans l'Eglise, c'était la même chose. C'est en allant vers les pauvres et en partant d'eux qu'on peut trouver les lignes qui pointent vers l'Eglise. Voilà un élément missionnaire, un élément de construction de l'Eglise: la préoccupation du monde des pauvres, d'une façon prioritaire.

Et puis, en utilisant des instruments inter-disciplinaires enfin à notre disposition: la sociologie, dont certains éléments de la sociologie marxiste; les moyens de la psychologie (de la communication particulièrement); et puis certains éléments théologiques de critique de l'Eglise (ecclésiologie critique)...

L'équipe

Il y avait l'équipe aussi. J'ai toujours trouvé très arbitraire n'importe quelle orientation bâtie sur une seule personne: ça peut être une bonne idée, mais ça demeure très incomplet. Seul, on voit la réalité d'une façon plus réduite qu'à l'intérieur d'une équipe.

C'est d'ailleurs une expérience de tous les jours, de tant de prêtres qui se sont lancés seuls dans des lignes nouvelles: contacts, monde de la politique..., et qui à brève échéance, parce qu'ils étaient seuls, se sont perdus, se sont écroulés; ça finissait qu'ils sortaient de l'Eglise!

Cette situation-là m'avait toujours convaincu que, pour faire n'importe quelle expérience dans ce domaine, il faut être appuyé par une équipe, une équipe qui soit consistante, qui comprenne vraiment et qui puisse intégrer les différentes perspectives que quelqu'un peut avoir.

Ces éléments m'ont attiré pour entrer dans cette équipe-là, même si je commençais à me trouver un petit peu vieux, à 46 ans... Même si aussi je trouvais que ça pourrait causer certains problèmes: ce n'est pas facile de vivre dans une équipe où il y a des personnalités très fortes. Mais cela s'est très bien passé!

Une hypothèse de travail

Notre équipe, partant d'une critique de l'Eglise, a donc établi une pré-hypothèse de travail, comportant sept étapes qu'on appelait les sept pas formels.

Premier pas: tout d'abord, un exode, un éloignement, une distanciation: sortir le plus possible du système pour s'orienter vers la marginalité.

Deuxième pas: dans cette orientation vers la marginalité, une solidarité et une identification, le plus qu'il était possible dans les circonstances concrètes.

Troisième pas: étude et analyse de la marginalité.

Quatrième pas: collaboration avec tous les secteurs de la marginalité: systèmes ou organisations qui travaillent de quelque façon dans la ligne de la libération (politiques, syndicaux, culturels...).

Cinquième pas: actions concrètes engagées avec eux, mais que nous faisons comme chrétiens, comme membres de l'équipe.

Sixième pas: réflexion sur ces actions concrètes de collaboration avec la marginalité, inspirées par la foi chrétienne.

Septième pas: en analysant cette réflexion et cette communication autour d'une action concrète de libération, devrait sortir une nouvelle forme d'Eglise à l'écoute de l'Esprit.

Les engagements concrets

On est allé vivre dans la population: on a acheté des maisons dans une *poblacion*.

Je suis entré dans le monde du travail; j'ai travaillé le premier mois pour des contracteurs de la construction: ce sont ceux qui paient les

salaires les plus bas de l'endroit. On n'abandonnait pas l'espoir d'entrer un jour dans la mine. J'ai travaillé avec les gens, j'ai collaboré avec eux. Après un mois, on m'a nommé délégué des ouvriers auprès du syndicat de mon entreprise.

Et voilà que, récemment, c'était le temps des élections syndicales, et le parti avec lequel j'avais commencé à collaborer m'a demandé de me présenter comme candidat à la direction du syndicat de la construction. Le jour du coup d'état, c'était le jour de l'élection, j'étais au poll à tenir les registres de ceux qui venaient voter...

L'équipe était une, accomplissant ensemble tout le travail de réflexion et d'engagement. Mais il y avait des tâches spécifiques. Concrètement, il y en avait trois qui demeuraient au "centre", qui étaient dédiés particulièrement au secteur de la réflexion: rédaction de certains textes sur notre expérience, étude d'alternatives pour nos actions concrètes. Ils avaient le temps de penser!

La moitié de l'équipe était au travail. On vivait en mettant en commun notre salaire, pour les dépenses ordinaires... Toutes les dépenses extraordinaires d'installation avaient été financées par *Adveniat*.

Jugement sur l'expérience

Je dois dire que je suis très heureux d'avoir participé à cette expérience. Je me suis senti plus missionnaire, je me suis senti plus prêtre que jamais auparavant, dans le sens d'une recherche réelle pour une rénovation de l'Eglise.

L'idée de fond qui est là-dedans est la suivante: c'est à travers une communication chrétienne idéale que peut se former une nouvelle communauté chrétienne. Il s'agit de donner tous les conditionnements humains les plus favorables à ce qu'il y ait une communication réelle et profonde sur les problèmes de fond de l'homme et du chrétien, pour susciter une vraie communauté.

Au fond, on cherche la communauté de base, une nouvelle communauté de base. Non pas bâtie à partir de nos reproductions ou des anticipations (on pense que la communauté de base va être comme ci ou comme ça, parce qu'on a toute une formation, tout un bagage, toute une imagination tournés dans un sens), mais à partir de la praxis.

C'est à partir de la lutte pour la libération qu'on veut construire la communauté de base, ou qu'on veut qu'elle surgisse. On met seulement les conditionnements les plus favorables: psychologie, sociologie..., pour permettre à la communauté de communiquer profondément, non seulement au niveau de discussions théoriques, mais à partir de la vie. Car c'est dans la communication entre des gens qui luttent pour la libération, dans la perspective d'une transcendance, que peu à peu vont surgir de nouvelles formes d'expression de la libération.

Une alliance entre marxisme et christianisme

Politiquement parlant, on peut interpréter l'expérience en disant: on a cherché une alliance stratégique entre le marxisme et le christianisme.

On a voulu démontrer quelle est la spécificité du chrétien dans une lutte pour la libération, même s'il emploie des instruments marxistes. Démontrer aussi aux marxistes que le chrétien est capable de travailler pour la libération des pauvres, concrètement, efficacement, et qu'il fait cela non seulement parce qu'il est marxiste mais qu'il y a d'autre chose plus loin qui le "bouge", qui le pousse à être encore "mieux marxiste" qu'ils ne le sont eux-mêmes.

Mais tout cela, pas à partir de théories ou de paroles, mais en essayant de le vivre, à partir de la praxis. C'est justement là que nous critiquons le marxisme, qui est très dogmatique. On est devenu une instance critique vis-à-vis le marxisme; on n'était pas lié et on ne voulait pas être lié comme tel au marxisme. On a employé l'instrument marxiste, mais d'une façon très critique.

L'équipe, comme équipe, n'était liée à aucun des partis. Chaque membre était libre d'appartenir à l'un ou l'autre parti politique. L'équipe devenait alors une instance critique pour chacun des membres. Parce que le but de l'équipe n'était pas de faire de la politique mais de poser les conditions pour une Eglise nouvelle. Par conséquent on est prêt, à un moment donné, de dire à un membre: tu t'es trop engagé dans ton parti politique, tu dois laisser l'équipe ou diminuer tes engagements. C'est ainsi qu'il y en a un qui est sorti du parti communiste parce qu'il voyait qu'à ce moment-là le parti voulait se fermer complètement.

Notre espérance

J'ai encore de l'espérance parce que j'ai l'impression que cette expérience-là ne peut pas mourir. Elle donne vraiment de l'espérance à bien des prêtres qui pensaient qu'il n'y avait plus moyen de rien faire. Je ne dis pas cela dans un enthousiasme aveugle; j'en suis persuadé en voyant que l'équipe ne pense absolument pas à une rupture avec l'Eglise.

Nous étions convaincus d'une chose: notre exode n'était pas un point de rupture avec la hiérarchie, mais avec les structures de l'Eglise; beaucoup d'autres le font en pratique sinon en théorie, ils ne veulent plus rien des structures. Nous, nous disons: il faut maintenir la hiérarchie, et c'est cela qui nous a fait accepter une décision de l'évêque qui nous demandait de nous retirer. Notre décision l'a tellement surpris que le jour suivant il a changé d'idée.

Les prêtres de l'équipe sont très heureux, ils sont épanouis. Les gens qui sont venus nous visiter ont été enchantés de voir la façon dont nous vivons. L'hospitalité qui règne est un signe que les gens sont heureux. Personne ne pense à quitter le célibat. Même si l'expérience n'exclut pas les femmes, la communauté n'était encore formée que de prêtres. Mais ce n'est encore qu'un premier pas, il y a déjà des laïcs qui ont demandé de faire partie de l'équipe.

Le courrier des Lecteurs

La solidarité vécue

J'ai été témoin d'un geste de solidarité à l'occasion d'un conflit entre l'administration du collège et les étudiants sur le plan du Comité de Vie Etudiante. Il y a eu débrayage des étudiants par suite du congédiement de deux membres du comité dont le représentant de la pastorale, l'abbé Gilles Chauvin, et on a eu le secours et l'appui de la majorité des professeurs pour mettre sur pied des cours parallèles et ainsi amoindrir le fardeau des préoccupations d'une session compromise. Par ce geste des professeurs on a pu poursuivre nos revendications et obtenir partiellement gain de cause.

En plus de respecter nos lignes de piquetage et ce, en dépit des menaces de l'administration de couper leur salaire, ils ont même été solidaires au point de penser tout un système de cours pour permettre aux étudiants de sauver leur année.

J'ai fait du piquetage dans ce cas-ci avec la ferme conviction qu'il s'agissait là de principes fondamentaux: respect des personnes, droit de parole des personnes en cause, que l'ordre établi, fût-il le meilleur, doit toujours accepter d'être remis en question et discuter ouvertement et franchement.

Une autre fois, ce fut la grève du Front Commun à laquelle je participais en tant que syndiqué de l'Hôpital de la place. Encore là, je me suis donné entièrement parce qu'après réflexion, j'étais aussi convaincu du bien-fondé de nos revendications et que la formule "L'Etat, employeur modèle" me semblait souhaitable pour l'ensemble des salariés, tant ceux des services publics que de l'entreprise privée.

A quoi elle fait appel

La solidarité va puiser au plus profond de soi-même l'humanisme, la fraternité, le sens du prochain que chacun possède en lui. C'est aussi, souvent, un réveil de ces valeurs qui se produit dans certaines circonstances qui font que l'on se sent tous dans le même "bag", avec des problèmes communs. La charité, l'amour du prochain ne sont pas non plus étrangères à cette solidarité. Etre solidaire, c'est vibrer au même diapason qu'un nombre X d'individus, partager ce qu'ils partagent: problèmes, misères, rejets, insultes, conditions sociales, frustrations, injustices, mépris. La solidarité va, bien sûr, jusque dans l'action. C'est une attitude de vie qui consiste à VOIR ceux qui vivent autour de nous, avec nous.

Il n'est pas impensable ni même impossible d'être sensible à quelque chose qui nous touche de plus ou moins près. Cependant je soutiens que plus on se rapproche du monde ouvrier, plus on est en mesure d'apprécier toute l'ampleur des problèmes avec plus de justesse et de réalisme. Vivre quelque chose de l'intérieur aide à la comprendre; par contre, le regard critique, le

recul nécessaire me semblent plus facile venant d'une situation externe au problème. Ce serait un radicalisme dangereux, utopique, que de se fermer à l'aide, aux influences de gens socialement en dehors de notre situation, de nos problèmes. Quelqu'un d'extérieur peut avoir le souci, la compréhension du problème, mais j'estime qu'il lui faut se fondre avec les gens concernés pour compléter sa vision avant d'agir.

Solidarité sonne à mes oreilles comme fraternité et ce, globalement, sans m'en tenir à la définition du dictionnaire ou à l'étymologie des mots. Le Christ a été solidaire de son peuple parce qu'Il a vécu avec lui. Il leur a fait découvrir leurs problèmes, leur a enseigné la justice parce que cette dernière doit exister même dans l'oppression, les a aidés à résoudre leur problèmes et est mort dans l'action de libération qu'il menait. Nombreux sont ceux qui, comme le Christ, (si vous me permettez cette grossière image), y mourront sinon physiquement du moins socialement et peut-être moralement, à vouloir sauver leurs semblables.

Construire la solidarité

A partir d'un mouvement de sensibilisation, de prise de conscience d'éléments communs propres à notre situation, à notre vie. Je crois que la solidarité trouve sa source d'abord dans chacun de nous, mais en fonction d'un contexte extérieur favorable. Ainsi une personne peut prendre conscience que d'autres, autour de lui, font face sensiblement aux mêmes problèmes que lui sans pour autant se solidariser d'eux. Il y a un fondement humain qui n'est pas à négliger dans la solidarité; on pourrait aussi appeler cela de la charité humaine.

La majorité, pour ne pas dire la totalité, des média d'information prêche l'individualisme, la compétition en terme "d'avoir toujours plus". Cette compétition fait abstraction de l'autre, d'une part, et se base sur l'autre, d'autre part. Abstraction, parce qu'on prohibe toute forme de charité chrétienne et qu'on engendre plutôt l'envie, la jalousie envers autrui, envers la possession des biens matériels et du succès des autres. Elle se sert de l'autre, maintenant, parce que la publicité développe des images-types de gens "bien", à l'aise, en vue, réussissant socialement, selon eux parce qu'ils achètent à crédit, qu'ils possèdent auto neuve, yacht, ski-doo, et commodités. En un mot, ils dépersonnalisent les gens en leur faisant ressembler à ce qu'ils ne sont pas de par leur situation socio-économique.

Pour construire des solidarités: promouvoir la simplicité, le retour à la nature, le rétablissement des vraies valeurs fondamentales. Proposer des actions de participation portant sur le souci de l'autre, l'amélioration collective de leur situation. Renseigner ou étudier en groupe certains engrenages socio-économiques en allant le plus loin possible aux causes et aux implications sur les gens, la société. Engendrer des discussions pour découvrir certains besoins communs dans le collège et trouver l'action adéquate pour les améliorer. Développer l'idée qu'il faut partager avec d'autres les perceptions ou découvertes de situations-problèmes plutôt que de se prendre pour un cas isolé.

Alain Deslandes
Étudiant-infirmier

Le chômage et ses conséquences

A partir d'une situation assez embarrassante qu'est le chômage, quelques chômeurs et d'autres jeunes travailleurs se sont réunis pour en discuter. Voici le résultat de notre analyse.

Les causes du chômage

- une politique du gouvernement qui permet une marge de chômage pour permettre un "cheap labor";
- un manque de planification au niveau des cours aux étudiants;
- des cours non adéquats aux exigences du travail (ex: bilinguisme);
- une mauvaise orientation des étudiants.

Les conséquences du chômage

Une personne devient amorphe, dépressive, agressive; elle se jette dans la drogue ou la boisson. Naturellement, cette personne ne veut plus rien faire, elle se sent dévalorisée et arrive même à ne plus croire en ses propres valeurs.

Mais il ne faut pas perdre de vue qu'il n'y a pas seulement le chômeur qui est atteint par ces conséquences, il y a aussi son milieu familial, son milieu social: tous en souffrent. De plus, la mentalité des gens n'aide pas du tout le chômeur. Beaucoup disent: celui-ci ou celle-là ne veut pas travailler. Quelques fois c'est la réalité, car à un moment ou à un autre les personnes n'ont plus le goût de travailler. Un travailleur qui ne trouve pas de sens à son travail ne peut s'affirmer, ne peut créer, parce qu'on ne le lui permet pas. Il est normal qu'il ne veuille pas travailler.

Trop souvent certains disent que, malheureusement, on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans la vie: il faut travailler pour vivre. Mais si on ne trouve pas de sens à son travail, on vivra matériellement seulement; moralement, c'est impossible de vivre, on existe, on subit la vie.

Le chômage, ce n'est pas normal: le premier des "Droits de l'homme" c'est le droit au travail. Le chômage détruit l'homme en ne lui permettant pas de s'identifier, de créer. La personnalité même de l'homme risque d'être détruite. Il ne faut pas oublier que l'homme a besoin de sécurité; le chômage insécurise l'homme et peut le pousser à bien des choses, même jusqu'à la tentative de suicide.

En conclusion de cette petite analyse, nous nous rendons compte qu'il n'y a pas beaucoup de choses qui sont valables à travers le chômage. Tout ce qu'il nous reste à nous, chômeurs, c'est l'espoir de pouvoir un jour trouver un sens à notre travail et, par le fait même, un sens à notre vie. Pour soutenir cet espoir, heureusement que le Christ est là pour nous aider.

Si vous désirez apporter des commentaires ou ajouter quelque chose, vous serez les bienvenus.

Carole Lamoureux, J.O.C.
1750 Des Cascades, St-Hyacinthe

Recensions

Marx et saint Paul. Libérer l'homme. François Refoulé, aux éditions du Cerf, 1973, 142 p.

L'Evangile est un message de libération. Pour Marx également, la Révolution sera l'acte de naissance d'un homme nouveau et l'instauration du règne de la liberté. Dès lors, la confrontation entre le marxisme et le christianisme s'avère inévitable. Ces deux messages s'opposent-ils, ou bien leurs exigences, radicales l'une et l'autre, sont-elles en définitive convergentes? En d'autres termes, jusqu'où un chrétien peut-il adhérer au marxisme? Ou encore, plus abruptement: peut-on être chrétien et marxiste?

Telle est la question, plus actuelle que jamais, posée par l'auteur dès le début de son essai. Elle en commande le développement. Après une présentation de l'interprétation donnée par Marx à la libération de l'homme et un exposé parallèle de l'enseignement de saint Paul dans les épîtres aux Romains et aux Galates, un débat est instauré entre ces deux célèbres fils d'Israël. L'auteur espère que ce dialogue fera ressortir les identités respectives du marxisme et du christianisme, et leur compatibilité ou incompatibilité. Il souhaite, non moins fermement, que ce dialogue puisse se prolonger entre les chrétiens, ceux qui, aujourd'hui, mettent leur espoir dans le marxisme et ceux qui le refusent.

Les chrétiens et les stratégies de la gauche. Chronique sociale de France, n° 3, 1973.

Parce qu'on a longtemps cru séparer foi et politique, inclinant souvent la masse des croyants à faire en pratique la politique dominante, il ne faudrait pas aujourd'hui, écrit l'éditorialiste, absolutiser la politique ou temporaliser la foi. L'équilibre est difficile qui consiste à garder à la foi sa transcendance en la vivant dans l'action politique.

Attentifs à la clameur des pauvres. Conférence Religieuse Canadienne, collection "Donum Dei" n° 19, 1973.

Les religieux, selon Paul VI, sont tout spécialement responsables des pauvres dans l'Eglise. Mais comment se rendre présents à leur vie, comment les aider à s'arracher à leur univers d'exploitation et à retrouver une espérance? Telles sont les questions auxquelles les collaborateurs de ce livre veulent répondre.

Hommages



Rimouski, Qué.

Tél.: 723-1212

F.-X. DROLET INC.

Atelier de mécanique et fonderie

QUÉBEC, 245, rue Du Pont Spécialité: ascenseurs
MONTRÉAL, 2111, boul. Henri-Bourassa est

Tél.: 522-5262
Tél.: 389-2258

BUREAU CHEF — HEAD OFFICE: 625, LAFONTAINE — RIVIÈRE-DU-LOUP



MONTRÉAL — QUÉBEC — ST-JEAN-PORT-JOLI — ST-PASCAL — RIVIÈRE-DU-LOUP
EDMUNSTON — ST. JOHN — MONCTON, N.B.

SYLVA BERGERON, *Prés.-fondateur*

Institut de Culture Personnelle du Québec Inc.

Cours: Initiation Relations Humaines

(Personnalité)

Bureau: 242 rue Lafayette, Ville de Laval

Tél.: 669-5357

Laboratoire DU-VAR Inc.

Manufacturier de cosmétiques et de parfumerie

NOUVELLE ADRESSE

1004 PORT-ROYAL EST

MONTRÉAL 358

Tél.: 388-8602



STEINBERG

Au service de la famille canadienne depuis 1917



OVERNITE EXPRESS LIMITED

Ottawa — Hull: 777-4301

Montréal — Toronto — Hamilton — Hawkesbury — Buckingham
— St-Jérôme — Maniwaki — Shawville — Pembroke
"LARGE OR SMALL WE HAUL IT ALL"

LE SALON DE BEAUTÉ POUR L'AUTO



G. LEBEAU Ltée

5940, rue Papineau
Montréal, Tél.: 273-8861

400 St-Vallier, Est
Québec, Tél.: 522-6816

1690, boul Labelle
Chomedey, Tél.: 688-2751

6270, Upper Lachine
Montréal, Tél.: 489-8221

405 ouest, Curé Poirier
Jacques-Cartier, Tél.: 677-9136

Toits — Housses — Nettoyage intérieur — Rembourage — Vitres

**ENCOURAGEZ
NOS
ANNONCEURS**

**B
E
R
N
A
R
D
I
N**

MAURICE BERNARDIN
JEAN-LOUIS BERNARDIN
PIERRE BERNARDIN
RAYMOND BERNARDIN
RENÉ COUILLARD
CLAUDE AUDREN



**I
N
S
U
R
A
N
C
E**

FRÈRES INC. ASSURANCES ●

8000 ST. DENIS MONTREAL 327 — TEL.: 384-9200

DUSTBANE

MAISON CANADIENNE

Produits et matériaux
d'entretien des édifices

2560 Dalton
Parc Colbert
Ste. Foy
QUEBEC 12, Qué.
Tél.: 651-9830

2068, 55^e Avenue
DORVAL, Qué.
Tél.: 631-4526

Service moderne d'entretien
des immeubles
Contrats à forfait

4240, Côte de Liesse
MONTREAL 306, Qué.
Tél.: 735-4161

2556 Dalton
Parc Colbert
Ste. Foy
QUEBEC 12, Qué.
Tél.: 651-9515

Marxisme et conversion

“Le socialisme ne peut exister s’il ne s’opère dans les consciences une transformation qui provoque une nouvelle attitude, fraternelle, à l’égard de l’humanité, aussi bien sur le plan individuel dans la société qui construit ou a construit le socialisme, que sur le plan mondial, vis-à-vis de tous les peuples souffrant de l’oppression impérialiste”.

Ché Guevara,

discours de 1964 à Genève

Le mal n’est pas en effet seulement extérieur à l’homme, il lui est intérieur. Il l’atteint et le ronge à une profondeur que Marx ne soupçonnait pas mais que Soljenitsyne découvrit dans les camps concentrationnaires soviétiques: “C’est l’homme qui est méchant”.



François Refoulé,

Marx et saint Paul